



JOSEPH SUTER-SAVIOZ
ATELIER DE RELIURE
& ENCADREMENTS
— SION —

101.1292

Médiathèque VS Mediathek



1010715427

Petites chroniques valaisannes.



1847

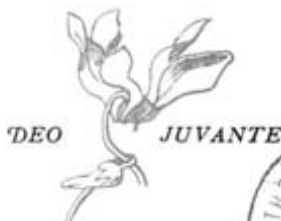
3/20

PETITES CHRONIQUES VALAISANNES

516-1515

PAR

ALBERT DURUZ
(SOLANDIEU)



GENÈVE
CHEZ A. JULLIEN, ÉDITEUR
32, Bourg-de-Four, 32

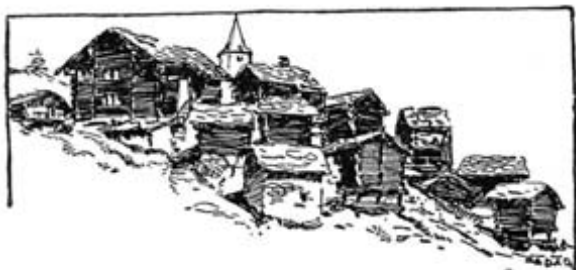
1915

TA 532



AVANT-PROPOS





Avant-Propos.

L'histoire du Valais est une des plus intéressantes qu'il soit. Cela tient surtout aux nombreux régimes si ardemment disputés que dut subir la vieille terre valaisanne, de la domination romaine à l'incorporation de 1815.

En effet, la vallée Rhodanique vit tour à tour se succéder les Celtes, les Romains d'Auguste, les Burgundes avec Sigismond, les Francs avec Charlemagne, le deuxième royaume de Bourgogne avec les Rodolphe, l'empire allemand avec Conrad le Salique, les ducs de Zæringen, les comtes de Savoie, la juridiction des évêques de Sion, la République et la domination française.

Chacun de ces stades politiques a son histoire particulière et constitue ce long processus de dix siècles qui devait finalement aboutir, grâce aux vertus guerrières des Patriotes, au triomphe de la démocratie et à l'indépendance du Valais devenu république et canton suisse, dont on va célébrer bientôt le centenaire.

Dans notre modeste ouvrage, où nous avons accordé une petite place à la légende, nous avons voulu relater les plus grands faits de cette émouvante histoire, synthétiser pour ainsi dire, la philosophie qui s'en dégage, afin de la rendre moins confuse, de la populariser en un mot, afin que le peuple, en lisant ces chroniques, extraites de documents historiques passablement touffus, s'intéresse mieux à la vie des ancêtres en s'inspirant des mâles vertus des aïeux.

Beaucoup de Valaisans méconnaissent leur histoire que les programmes scolaires ont par trop négligée, et nous pensons faire œuvre de patriotisme en racontant à ceux qui l'ignorent, de combien de courage et d'héroïsme est faite la liberté dont ils ont recueilli le précieux héritage.

Pour notre humble travail, nous avons puisé aux meilleures sources, nous avons fouillé les auteurs les plus autorisés, nous avons mis à contribution les riches archives de l'Etat et les excellents offices de M. le Dr Meyer, bibliothécaire cantonal, à qui nous devons un reconnaissant hommage.

Nous espérons donc, et c'était notre unique souci, avoir fait œuvre utile, et si nous avons atteint ce but, en ravivant dans le cœur des citoyens la flamme du patriotisme, nous nous estimerons largement dédommagé des efforts que nous avons tenté pour y arriver.

Sion, juin 1914.

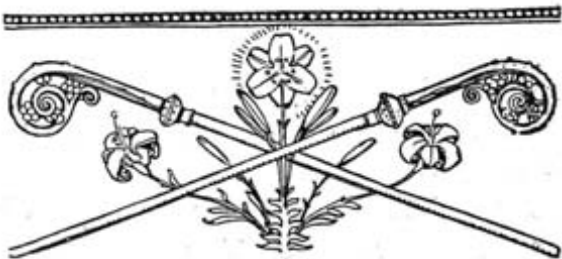
A. DURUZ (Solandieu).



SOURCES :

- Archives de l'Etat du Valais.
Histoire du Valais (BOCCARD).
Histoire du Valais (FURRER).
Histoire du Valais (H. GAY).
Notice sur les nobles de Blonay (H. GAY).
Jean de la Tour Châtillon (VAN BERCHEM).
Histoire des ducs de Savoie (GUICHENON).
Histoire de la Confédération (DIERAUER).
Documents (GREMAUD).
Chronique de Savoie (de Rivaz).
Les Chroniques de Bérody.
Schinner et Supersaxo (Abbé RÆMY).
Invasion de Bex (Alf. MILLIoud).
Le Trésor de l'Abbaye de St-Maurice
(Ed. AUBERT).

SAINTE SIGISMOND
AU MONT DE VÉROSSE



Saint Sigismond au Mont de Vérosse.

L'an 516, à Quadrivium¹, près de Genève, Sigismond, fils de Gondebaud, fut élevé sur le pavois, selon l'usage antique et solennel, et proclamé roi de Bourgogne.

C'était un prince vertueux, humble et charitable, dont le premier souci fut de combattre l'arianisme dans ses Etats et d'accorder sa protection à l'Eglise catholique.

Il épousa Almaberga, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, modèle de grâce, de vertu et de piété.

¹ L'historien Furrer dit : Quadriórùm ; H. Gay : Quadruvium, le Carre.

Un enfant naquit de cette heureuse union, Sigéric, fils unique et prétendant au trône de son père.

Il fut élevé dans l'amour de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes.

Il n'avait que six ans quand la reine, sa mère, mourut, le cœur déchiré de laisser à des étrangers le soin d'élever un enfant qu'elle aimait tant et dont le roi ne pourrait, lui-même, s'occuper assez, à cause des nombreuses obligations qui le liaient à sa cour et à son peuple.

Cédant aux intrigues de son dapifer (majordome), Sigismond ne tarda pas à se remarier avec Constance, damoiselle suivante de la reine défunte, femme d'une ravissante beauté, mais beaucoup moins vertueuse.

C'était, en tous points, une regrettable mésalliance, mais « le roy se laissa prendre aux cajoleries et amorettes de cette plaisante damoiselle » et l'épousa, au grand mécontentement de toute la noblesse.

Malgré son jeune âge, Sigéric en conçut

un vif chagrin, car il n'ignorait pas que la servante de sa mère n'était pas digne de la remplacer sur le trône de Bourgogne.

Si le jugement fait défaut à l'enfance, il y a, en elle, des yeux qui voient tout et un cœur dont l'innocence et la naïveté n'excluent point le don de pénétration intime.

Sigéric éprouvait, pour sa marâtre, un éloignement instinctif qu'il ne savait pas dissimuler.

« La beauté d'une méchante femme cache un monstre infernal plus à craindre qu'un serpent. » Le poëte a dit : « Latet anguis in herba », le serpent se cache sous l'herbe. C'était fort malheureusement le cas pour Constance, devenue reine de Bourgogne.

Elle eut deux fils, Gistal et Gondebal, et, aussitôt, le serpent caché sous l'herbe fit irruption dans son cœur ; il y injecta le poison de l'envie, qui devait être la cause de très grands malheurs.

Constance rêva le trône pour ses deux fils et nourrit, contre Sigéric, une profonde jalousie.

Le jeune prince ne tarda pas à s'en apercevoir, et, de son côté, il ne se gêna point de lui reprocher son orgueil et sa méchanceté, alors que sa basse instruction et sa conduite eussent dû plutôt la couvrir d'humilité, car elle ne méritait point l'honneur royal auquel l'aveugle destin l'avait élevée.

Un jour qu'on fêtait la nativité du roi Sigismond, Constance voulut paraître en grand apparat devant la cour ; à cet effet, elle revêtit les ornements royaux de la reine défunte : diadème, manteau royal, chaînes d'or, pierres précieuses, et autres bijoux de grand prix.

Sigéric, rencontrant cette usurpatrice vêtue des dépouilles de sa vénérée mère, en conçut une vive et sainte colère.

— Vous n'êtes pas digne, s'écria-t-il, de porter sur votre carcasse, ces royaux ornements de ma très noble mère, dont vous fûtes la très humble servante !

Constance n'osa passer outre, et, honteuse autant qu'irritée, elle alla incontinent changer de vêtement.

Dès ce jour, la marâtre chercha tous les moyens de nuire à Sigéric, et le démon ne la servit que trop dans ses perfides intentions.

Un soir, jugeant le moment favorable à l'exécution de ses noirs desseins, la reine alla trouver son époux et ne craignit pas de lui insinuer que, pour monter sur le trône et régner, son fils Sigéric complotait sa mort, et qu'elle avait jugé bon de l'avertir secrètement du grand danger qui le menaçait.

En apprenant cette nouvelle de la bouche d'une femme en qui sa faiblesse avait mis toute sa confiance, Sigismond fut consterné. Il ne songea pas même à questionner son fils, ni à s'entourer des renseignements nécessaires en si grave occurrence. Tout entier à sa colère et à son indignation, il résolut de faire mourir son fils, sans tarder.

Le lendemain, Sigéric reposait dans sa chambre. Etendu, à demi vêtu, sur sa couche, il dormait du pur sommeil de l'innocence, après les joyeux ébats de la matinée.

Le roi entra et lui passa lui-même une

corde autour du cou. Puis il appela deux serviteurs et leur donna l'ordre d'étrangler son enfant, coupable de trahison envers son père.

Quelques instants plus tard, le prince héritier de Bourgogne, pâle et sans vie, était emporté hors du château et enterré dans un petit bois voisin, à l'ombre des sapins séculaires, refuge des chats-huants et autres oiseaux nocturnes.

La tombe ne s'était pas refermée sur cette noble et innocente victime de l'ambition et de la jalousie que le remords entrainait, cuisant, dans le cœur du malheureux meurtrier. Des doutes cruels se faisaient dans son âme, l'attitude même de son épouse lui paraissait suspecte, le roi allait se cacher dans les recoins solitaires de son château pour pleurer en silence et demander à Dieu pardon de son horrible attentat.

Un jour que Sigismond, en prières et en larmes, se tordait dans les convulsions du désespoir, un vieillard à longue barbe blanche

entra dans sa chambre, salua, étendit la main sur la tête du monarque et d'une voix douce et assurée, il lui dit :

— Père malheureux, ne pleure pas la mort de ton enfant innocent, il est heureux et jouit, au ciel, de la béatitude éternelle. Celui que tu as fait étrangler sur le méchant conseil de ta femme n'a besoin de tes pleurs. Mais, pour expier ton crime et rendre la paix à ton âme, va faire pénitence au sépulcre de saint Maurice et de ses compagnons les martyrs thébains, en Agaunon, et ton crime te sera pardonné.

Après qu'il eut ainsi parlé, le vieillard inconnu sortit de la chambre et disparut.

Au lieu de se rendre immédiatement aux conseils du mystérieux étranger, Sigismond se laissa absorber par les affaires d'Etat, et, comme les prélats et seigneurs catholiques le méprisaient à cause de son crime, le roi se laissa entraîner dans l'arianisme et abjura la foi catholique.

Mais bientôt terrassé par la maladie et

sauvé d'une mort imminente, l'auguste malade céda aux conseils de saint Alcyme Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, reconnut ses péchés, fit publiquement amende honorable et profession de foi catholique en abjurant l'hérésie arienne, et fut relevé de l'excommunication qui l'avait frappé.

La cérémonie de conversion eut lieu dans l'église métropolitaine de Vienne, en présence de la cour royale et des principaux seigneurs et gentilshommes catholiques du royaume.

Le saint archevêque donna l'absolution au roi en même temps qu'une rude pénitence qu'il lui enjoignit d'aller faire en la ville d'Agaunon, lieu sanctifié par le martyr de saint Maurice et de la légion thébaine.

Sigismond se rappela le conseil du vieillard inconnu et ne put s'empêcher de voir dans la pénitence imposée par saint Alcyme une divine coïncidence, un dessein surnaturel auquel il devait se soumettre sur le champ.

Et incontinent le roi se mit en route pour

Agaunon, accompagné de saint Alcyme Avit, de saint Maxime, évêque de Genève, et d'autres prélats de la noblesse et de la cour royale. Saint Théodore, évêque du Valley, averti de son arrivée, alla au devant du roi avec son clergé et tout le peuple. Le monarque se fit aussitôt conduire à Virolley¹, où reposaient les reliques des martyrs thébains. Il s'y prosterna longuement, en arrosant la terre de ses larmes, et sentit, tôt après, une douce consolation.

Dès ce jour, Virolley vit s'élever une chapelle commémorative, et devint un pèlerinage célèbre dans tout le pays.

Puis le roi se retira en la petite ville d'Agaunon, pour se préparer à la plus austère pénitence.

« Il jeûnait continuellement avec rudes abstinences, avec sanglantes disciplines, pour mortifier son corps ; son lit royal était le plus souvent le pavé de l'église où il s'en allait, la

¹ Vérollez.

nuit, en cachette, pour prier Dieu. Il faisait aussi de grandes aumônes aux pauvres, comme les sachant le plus agréables à Dieu. »

Agaunon possédait un petit monastère fondé par Théodore II, évêque d'Octodure¹, qui y établit des religieux « de sainte vie », pour y chanter les perpétuelles louanges de Dieu (*laus perennis*) et y introduire la règle de saint Basile, le grand évêque de Césarée en Capadoce. L'ex-roi de Bourgogne y vivait en reclus.

Un ange apparut un jour à Sigismond et lui annonça la rémission de ses péchés en récompense de son humilité et de sa repentance.

Le monarque s'empressa de raconter sa vision à saint Alcyme, qui lui conseilla de bâtir un nouveau monastère et une église en Agaunon, en l'honneur de saint Maurice, et où seraient transportées les reliques des saints martyrs thébains.

« Ce pieux et très charitable roi, sur les conseils et sollicitations de saint Alcyme, de

¹ Martigny.

saint Maxime et de saint Théodore¹, bâtit un nouveau monastère fort célèbre avec une église magnifique, et fit une fondation pour l'entretien de neuf cents religieux, ainsi qu'il conste, des chroniques de Savoie.»

Agaunon prit dès lors le nom de Saint-Maurice que lui donna Sigismond, après l'avoir entourée de murailles, dans lesquelles le monastère était joint à la ville.

En ce temps-là, en vue de la translation des reliques des martyrs thébains et de la lutte contre l'arianisme, Sigismond convoqua un concile provincial à Epaône² (Concilium Epaunense), auquel furent conviés soixante évêques et autant de comtes du royaume de Bourgogne.

Epaône était, à cette époque, fort célèbre, à cause de sa situation sur le grand passage d'Italie, du Piémont, d'Allemagne, de Savoye et de Helvétie.

La ville s'étendait dans une longue plaine du

¹ Théodore ou Théodule II, évêque d'Octodun.

² Epaunum, Epaune, Epinassey (?).

côté du Levant; le Rhône lui servait de fossé, et les rochers du couchant de fortes murailles. Ses confins touchaient à la cité d'Octan¹.

Une chute de rochers qui survint peu après le Concile, détruisit Epaône et fit reculer le fleuve « jusques aux pieds des montagnes du país de Berne ».

Le concile d'Epaône eut lieu vers l'année 517, sous le règne du pape Hormidas et de l'empereur Anastase, ainsi qu'il appert du tome II des conciles généraux et provinciaux : « Epaunense concilium tempore cœli Hormida Papa et sancti Sigismundi Regis Burgundiorum et Anastasii imperatoris, celebratum est anno 517. »

Après qu'il eut fait sa pénitence en Agau-non, Sigismond rentra à Arles, sa capitale, en son palais royal, priant Dieu de lui réserver la couronne du martyr, mille fois plus belle que celle d'un roi, si puissant qu'il soit.

Dieu écouta sa prière et devait bientôt combler son vœu le plus cher.

¹ Octan, Autanelle, Vernayaz, Autan ou Miéville.

Chlodomir, roi d'Orléans et fils aîné de Clovis, convoitait le royaume de Bourgogne. Il résolut donc de s'en emparer, et appela à son aide ses trois frères, Théodoric, roi de Metz, Clotaire, roi de Soissons, et Childébert, roi de Paris.

Sigismond, assisté de son frère Gondemar, fut complètement battu, et, renonçant à poursuivre une guerre fratricide, il s'en retourna à Saint-Maurice en Agaunon pour échanger le diadème royal contre le froc des religieux de saint Benoît. Le roi était accompagné de ses deux fils, Gistal et Gondebal, et de huit comtes de sa suite.

L'abbé saint Vénérand les reçut avec bonté et tous les honneurs qui leur étaient dus. Il les exhorta à bien coopérer à la vocation à laquelle Dieu leur faisait la grâce de les appeler, puis il dépouilla le roi de sa pourpre, lui coupa les cheveux et la barbe, selon la règle, et le vêtit de l'habit de l'ordre, ainsi que ses deux fils et les comtes aussi.

Dès ce jour, Sigismond fit donation de

son royaume à son frère Gondemar, renonça au monde et fit vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Ni les mépris de la noblesse et de la cour, ni les injures des principaux seigneurs et capitaines ne lui firent éprouver la moindre faiblesse, ni concevoir l'ombre d'un regret.

La royauté ne lui apparaissait plus que comme un objet de dégoût, d'épouvante et de pitié.

Dès qu'il eut pris l'habit de saint Benoît, l'ex-roi se montra d'une piété et d'une ferveur exemplaires; il voulut avoir la moindre cellule du couvent, et, nuit et jour, il assistait, avec ses deux fils, aux services divins.

Pour ne pas être distrait dans ses dévotions, il allait souvent se cacher dans une cavité sous l'autel où étaient déposées les saintes reliques, ou dans la chapelle du Trésor.

Pendant que les religieux étaient occupés aux offices divins, Sigismond s'en allait, secrètement, avec ses deux fils, balayer leurs chambres, abattre les toiles d'araignées, faire

les lits. Tantôt les trois reclus faisaient l'office de portier, tantôt ils allaient à la cuisine pour laver la vaisselle, porter du bois, de l'eau, faire du feu et remplir la charge de marmittes.

Ils lavaient aussi les pieds aux religieux. Un jour que Sigismond était occupé à cette besogne servile, un des religieux refusa de se laisser laver, objectant qu'il avait à la jambe une plaie horrible, pleine de pus et répandant une odeur insupportable.

Le saint roi insista pour voir cette plaie ; il la débanda, la baisa et la lécha jusqu'à ce qu'elle fût nettoyée. Incontinent, la plaie disparut au grand étonnement des moines qui étaient présents.

La retraite de l'ancien roi de Bourgogne n'empêchait pas nombre de ses anciens vassaux et sujets d'aller visiter au monastère d'Agaunon celui dont le nom remplissait encore tout le royaume.

Ces fréquentes visites troublaient le repos de son âme et la douceur de ses méditations.

A l'exemple du roi David, il résolut de s'éloigner et de fuir en solitude.

Il communiqua son dessein à l'abbé Vénérand, qui lui indiqua le mont de Vérosse¹, comme étant un lieu propre à une retraite agréable, où nul n'habitait, et pas très éloignée du monastère.

Après avoir reçu la bénédiction de son supérieur, Sigismond s'en fut dans les forêts de Vérosse avec ses deux fils et les huit comtes qui voulurent partager l'existence de leur chef.

La reine Constance, qui habitait Saint-Maurice où elle vivait en recluse, suivit son époux et ses enfants pour être leur servante et se sanctifier par la solitude et la prière, car elle aussi, pour expier ses fautes, avait fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Dans les rochers boisés du mont de Vérosse les solitaires se construisirent des cellules

¹ Vérossaz.

grossières : « Dum vir bonus cedit malis, super montem Veresalis struit domicilium. »

Ils y passaient leur temps en prières et en méditations salutaires, récitaient les offices divins, et se mortifiaient par le jeûne et la pénitence.

De sa cellule un peu séparée des autres, Sigismond pouvait voir la terre sainte de Virolley, son cœur alors s'enflammait d'un immense désir, d'être comme les héros thébains, un glorieux martyr, ainsi que toute sa famille.

Ce vœu si souvent renouvelé et si cher à son cœur ne devait pas tarder à se réaliser.

Il y avait quinze mois que saint Sigismond, ex-roi de Bourgogne, très humble religieux de l'ordre de saint Benoît, vivait pieusement dans le désert de Vérosse avec sa famille, se nourrissant de fruits sauvages et des secours que leur envoyait le monastère.

Or un jour un ange apparut à Sigismond et lui annonça que Dieu avait daigné écouter ses

prières et lui réservait la palme du martyr, à lui et à tous ceux qui l'accompagnaient. Il l'exhorta à la constance, lui prédit tout le succès de son pieux sacrifice, et disparut.

Sigismond fit part de cette heureuse révélation à toute sa famille, laquelle en conçut une profonde joie, ne souhaitant pas de plus grand bien que de mourir pour l'amour de Jésus-Christ, de mériter la couronne céleste et la vie éternelle.

L'abbé Vénérand fut avisé secrètement par un religieux venu à Vérosse pour y porter des secours, de l'apparition de l'ange et des révélations qu'il avait faites à Sigismond ; celui-ci pria le saint abbé de cacher les reliques en prévision d'une irruption des soldats payens et ariens qui devaient venir se saisir de sa personne ; il ajoutait que trois ans après son martyre, on le reverrait à Saint-Maurice avec ses deux fils Gistal et Gondabal.

Ce que l'ange avait prédit ne tarda pas à se réaliser.

Les ariens, sujets de Gondemar, à qui

Sigismond avait cédé son royaume, ne pardonnaient pas à ce dernier son retour à la foi catholique et les persécutions qu'il avait exercées dans son royaume contre les disciples d'Arius. Ils se placèrent donc sous la protection de Chlodomir, roi d'Orléans, qui laissait à ses sujets le libre choix de leur religion.

Ce monarque jaloux promit sa protection à condition qu'on lui amenât Sigismond prisonnier.

Les ariens qui méditaient une noire vengeance, acceptèrent toutes les conditions demandées, et, levant une forte armée de soldats de leur secte, ils marchèrent sur la ville de Saint-Maurice en Agaunon. Chlodomir, qui n'avait dans ses mercenaires qu'une confiance prudente, leur adjoignit une seconde armée de ses soldats, afin de parer à toute éventualité.

Arrivés sous les murs de Saint-Maurice, les Bourguignons révoltés proposèrent d'entrer seuls, par petits groupes, sans bruit, afin de

ne pas épouvanter les habitants et mieux couvrir leur trahison.

Ils se rendirent au monastère, demandèrent à voir les saintes reliques des martyrs thébains et de pouvoir faire la révérence à leur ancien souverain, le saluer de la part du roi Gondemar et lui remettre des lettres.

Il leur fut répondu, sans méfiance, que Sigismond était retiré, avec sa famille, au mont voisin de Vérosse.

Les traîtres s'y rendirent, accompagnés d'un guide. Ils trouvèrent le roi en habit religieux et lui firent une profonde révérence.

Puis, s'approchant de lui, ils s'emparèrent de sa personne, le ligotèrent, lui mirent une chaîne de fer aux pieds et le firent prisonnier avec sa [femme, ses deux fils, et les huit comtes qui partageaient sa solitude.

Les neuf cents religieux du monastère tentèrent par les armes de délivrer leurs frères des mains de leurs ennemis, mais des soldats de Chlodomir coururent mettre le feu à

la ville et au couvent, et, pendant que les habitants luttèrent contre l'incendie, les traîtres s'en allèrent en hâte avec leurs illustres prisonniers.

Ceux-ci furent conduits à Calomnier¹ près d'Orléans où, par ordre de Chlodimir, ils furent jetés dans des cachots séparés, les menottes aux mains et les fers aux pieds, en attendant d'être jugés.

Le cruel et barbare Chlodimir, roi d'Orléans et cousin germain de Sigismond, sur le conseil des ariens, prononça la sentence de mort contre son innocent rival et parent.

Il le condamna, avec toute sa famille, à avoir la tête tranchée et leurs corps jetés dans le puits de Belsa, destiné à recevoir la dépouille mortelle des criminels et des malfaiteurs.

La sentence fut exécutée en l'an 523, le 1^{er} jour du mois de mai, et les corps des martyrs, dont la mort glorieuse avait frappé de stupeur et d'admiration ceux qui en avaient

¹ Coulmiers ou Saint-Simon.

été les témoins, furent jetés dans le puits infamant de Belsa.

Et sur ce puits, qui renfermait les restes sanglants des martyrs, pendant trois ans, trois lampes miraculeuses apparurent à certaines personnes, celles qui se maintenaient éloignées du péché et dans la grâce de Dieu.

De nombreux miracles s'accomplirent sur le bord de ce puits de Belsa, où les pèlerins se rendaient en foule.

Un jour, un ange apparut à l'abbé saint Vénérand, après la célébration du saint sacrifice de la messe et lui dit, de la part de Dieu, que les âmes de Sigismond et de ses fils étaient unies dans le ciel à celles de saint Maurice et de ses compagnons, et qu'il était raisonnable qu'en terre leurs corps fussent aussi réunis.

Saint Vénérand voulut exécuter sans tarder le message divin dont il était chargé, partit sur le champ pour Orléans accompagné de quelques religieux et se rendit auprès du roi

Théodebert lui demander la permission d'emporter dans l'Eglise abbatiale de Saint-Maurice en Agaunon les corps martyrisés de saint Sigismond et de ses deux fils. Le roi accorda sans hésiter la permission qui lui était demandée.

Alors l'abbé Vénérand et sa suite s'en allèrent aussitôt vers le puits de Belsa, où à l'instant une vive lumière leur apparut. Ils y descendirent et trouvèrent les corps de Sigismond et de ses deux fils tout entiers et sans corruption, aussi frais qu'à l'heure où ils furent décapités, et rendant un suave parfum.

Les moines émerveillés et pris d'un saint enthousiasme se mirent à chanter des hymnes et des cantiques d'actions de grâces, auxquels vinrent se mêler d'angéliques voix.

Les reliques des saints martyrs furent ensuite transportées en la ville de Saint-Maurice et déposées dans un sépulcre de la chapelle de Saint-Jean l'Evangéliste, avec

une grande solennité, et au milieu de la vénération des fidèles accourus de toutes les parties du pays, qui élurent saint Sigismond patron du Valais.

Cette translation eut lieu le 17 de novembre de l'an 530¹.

¹ Les reliques des deux fils du roi Sigismond sont renfermées dans une châsse du Trésor de l'Abbaye de St-Maurice.



LES POISSONS DU VIVIER
DE ST-MAURICE



Les poissons du Vivier

de St-Maurice en Agaunon.

Dans l'enclos du monastère de Saint-Maurice il y avait encore au dix-septième siècle, une belle fontaine dont l'eau claire comme du cristal, était si froide en été qu'à peine pouvait-on y tenir la main et si tiède en hiver qu'elle fumait comme de l'eau chauffée sur le feu.

La source de cette fontaine sortait des rochers boisés du Mont de Vérosse¹, en un jet abondant qui, dans ses chutes, faisait mouvoir deux moulins.

¹ Vérossaz.

Mais, auparavant, et au sortir de sa source, cette eau remarquable alimentait un vivier où l'on voyait des poissons noirs sur le dos et blancs sur le ventre, dont les plus gros pesaient environ une livre.

Les truites du Rhône, qu'on chercha à y acclimater, n'y pouvaient vivre que peu de temps, si bien que les religieux du monastère durent s'en tenir aux poissons indigènes.

D'ailleurs, les poissons du vivier du monastère d'Agaunon étaient pour ainsi dire des animaux sacrés ; il y en avait autant que de religieux dans le monastère, et la mort d'un de ces poissons annonçait, invariablement, la mort prochaine d'un religieux.

Dès qu'un poisson était mort, il restait à la surface de l'eau et présentait son ventre blanc, présage de mort d'un moine, ce qui n'échappait à l'attention de personne, car le vivier était chaque jour inspecté par un des frères du couvent.

De cette manière, chaque malade du monastère était averti de sa mort et pouvait

s'y préparer dignement, ce qui était une insigne faveur du ciel.

Ces poissons miraculeux avaient une très ancienne et très illustre origine ; ils remontaient à la construction du monastère par Sigismond de Bourgogne en 517, et leur existence, jamais contestée, était considérée comme un miracle de Dieu, en l'honneur de son royal et fidèle serviteur.

Un malfaiteur avait réussi, une nuit, à s'introduire dans le vivier pour y enlever quelques poissons qu'il voulait transporter dans un autre vivier, afin de les faire multiplier. Mal lui en prit, car le pauvre homme en se penchant sur l'eau, s'y laissa choir et onques nul ne le revit.

Le présage de mort du poisson fatidique fut parfois d'une réalité tragique.

C'est ainsi que vers 1600, aux jours sombres de la Réforme, qui eut en Valais de si funestes contre-coups, le sacristain du monastère, nommé François de Plastro, fut tué par les hérétiques de Berne, alors qu'il

se trouvait en mission dans cette ville.

Le même jour, on avait trouvé, le matin, un poisson mort dans le vivier et grand avait été l'émoi dans le couvent où pas un frère n'était malade.

On songea aussitôt à l'absent, au pauvre sacristain à qui il avait sans doute dû arriver malheur.

Ce n'était, hélas ! que trop vrai, car le lendemain on apprenait la fin tragique du sacristain, qui causa au monastère et dans tout le peuple, une grande douleur et autant d'indignation.

Le fait est historique et attesté dans des chroniques du temps, par des témoins oculaires, exempts de toute superstition.

Un autre fait non moins probant de l'existence des poissons miraculeux du vivier de la royale abbaye, c'est ce qui arriva vers l'an 1591, alors que Charles-Emmanuel, duc de Savoye, vint à Saint-Maurice pour y chercher une partie des reliques et l'épée de saint Maurice, qui reposaient dans le trésor abba-

tial, en échange des revenus que le prieuré de Ripaille possédait au Val d'Illiez, plus 2000 écus d'or.

Or le duc de Savoye, qui avait entendu souventes fois parler des célèbres poissons, pria qu'on voulût bien les lui montrer.

L'abbé du monastère, Adrien de Riedmatten, qui devait, sous le nom d'Adrien II, devenir un peu plus tard évêque du Valais, se fit un plaisir de répondre au désir de l'illustissime prince du Piémont, qui fut émerveillé de ce qu'il vit et de ce qu'il apprit.

Le notaire Gaspard Bérody, de Saint-Maurice et maître d'école, un des derniers témoins de l'existence des poissons miraculeux, a écrit à ce sujet quelques vers qui respirent une conviction indiscutable :

En mesme instant que l'on eût bâti
Aux Martyrs un temple fameux
Du roc cavé et sourcilleux
De couleur sortit cristalline
Froide en esté, d'hyver caldine,
L'eau distillant par conduit
En Vivier, où là se nourrit

Certaine espèce de poissons
Presageant ce que nous dirons.
Lorsqu'un chanoine ou soit novice
Tombe de mort au précipice,
Un poisson dessus l'eau paroît
Lequel un chacun admire et void.
De langueur et de mort prochain
Du dit Vivier tiré soudain,
Pour l'enterrer suivant le mode...

Les poissons morts étaient enterrés en une place à ce réservée, et appelée le Martolet, dans la cour du monastère.

Le vivier miraculeux exista jusqu'au temps de l'abbé Pierre de Grilly qui succéda en 1604 à l'abbé Adrien de Riedmatten, élu évêque de Sion, en remplacement de son oncle Hildebrand de Riedmatten. Le phénomène de la mort des poissons, préludant à celle des religieux, disparut tout-à-fait en l'année 1615 sans que l'on pût jamais s'expliquer la disparition de cette véritable merveille de Dieu dans l'œuvre de la nature.

Cependant, la tradition nous rapporte qu'un religieux malade, averti de sa mort

prochaine par celle d'un de ces poissons mystérieux, déclara ne tenir aucun compte de cette mort avertisseuse ; qu'à l'exemple des vierges sages, il avait toujours sa lampe allumée et prête à le conduire dans le sombre défilé qui conduit à la vallée de Josaphat.

Le moribond estimait au fond de sa conscience, et il le dit à son confesseur, que ce privilège vis-à-vis des moines de Saint-Augustin d'Agaune lui paraissait une inégalité envers les religieux des autres monastères, et qu'il ne fallait pas abuser ainsi de la bonté de Dieu.

Dès ce jour le phénomène ne se produisit plus jamais.



LA CHUTE DU MONT TAUREDUNUM



La chute du Mont Tauredunum

Il y a actuellement mille et trois cent cinquante ans qu'une des plus grandes catastrophes qui affligèrent l'humanité au cours des siècles, eut pour théâtre les environs de Saint-Maurice d'Agaune, à l'époque où le Valais était sous la domination de Gontran, fils de Clotaire I^{er}, roi des Francs.

C'était en 573. Le Mont Tauredunum¹ ou Taurus, miné par des secousses sismiques, se détacha un jour de sa base, et de sa masse énorme, ensevelit la ville d'Epaône², sise à

¹ Castrum Tauretunense; Marius d'Avenches place cet événement en 563.

² Epaune, Epaunense, Epinassey.

ses pieds et célèbre par le concile qu'y tint saint Sigismond en l'an 517. Toute la vallée, resserrée en cet endroit, fut comblée et barrée, et le Rhône refoulé jusqu'à sa source, formant un lac dévastateur, dans toute la partie supérieure du Valais.

L'élément furieux reprit sa course naturelle vers le lac Léman avec une telle impétuosité, qu'il renversa tout sur son passage, submergea toutes les localités de la plaine sur son parcours, fit de nombreuses victimes humaines et déborda le lac par dessus les remparts de Genève.

La ville d'Epaône, avec son château, ses églises, ses richesses, et ses habitants, furent réduits en miettes sans que rien n'en reparut plus jamais.

Le Rhône, qui suivait avant la catastrophe le pied des montagnes de la chaîne méridionale, fut refoulé vers le nord où il se creusa un nouveau lit, celui qu'il a gardé depuis, et transforma pour longtemps la vallée inférieure en un véritable désert, dont quelques

traces sont encore visibles, aujourd'hui.

Un petit village s'éleva sur l'emplacement de la malheureuse Epaône et prit le nom d'Epinassey¹. Il existe encore aujourd'hui.

Un jour peut-être une nouvelle révolution du sol mettra-t-elle à découvert les ruines de la malheureuse cité et les trésors qu'elle devait renfermer.

Le lendemain de la catastrophe, on vit errer sur les rochers déchiquetés dominant l'éboulement du Tauredunum un long vieillard au visage ascétique. Il était vêtu d'une robe de bure blanche et portait le cilice. Son front était ceint d'une couronne d'épines.

Il parcourut longuement les roches ébou-lées, comme s'il cherchait à retrouver quelques vestiges de la cité disparue.

Puis il se mit à genoux, demeura longtemps plongé dans la prière, se releva, prit une poignée de terre qu'il jeta, en forme de croix, sur les rocs qui recouvraient Epaône,

¹ Chronique de Marius d'Avenches.

puis il reprit sa marche à travers les rochers dans la direction d'Agaune, à la grande stupéfaction des spectateurs de cette scène mystérieuse.

Les environs d'Epaône étaient couverts de monde qui, sur des radeaux ou sur des monticules émergeant de l'eau, contemplait tristement la catastrophe et tentait de sauver tout ce que le fleuve avait laissé sur son passage, à la chute de la montagne.

La foule, intriguée, suivit l'inconnu jusque sur une éminence dominant la cité d'Agaune, et, l'accusant déjà d'avoir jeté un mauvais sort sur le pays, parlait de s'emparer de sa personne et de se venger. Les Agaunois, entraînés par l'exemple, gravirent aussi la colline, et bientôt plusieurs mille personnes se trouvèrent rassemblées autour du vieil ascète, qui, d'un signe de croix, imposa silence à la foule tumultueuse et lui parla en ces termes :

« Vous tous, qui m'avez suivi, avec d'injustes soupçons et de coupables desseins, fils

de Vérages et de Nantuates, de Celtes, de Gaulois ou de Germains, rentrez en vous-mêmes et écoutez-moi.

» Vous avez subi déjà le joug des Romains, qui vous apportèrent la civilisation, les premières lumières du christianisme, puis les persécutions qui honorent votre pays. Vous avez connu la domination des Burgondes qui vit fleurir l'arianisme, naître Attila et Sigismond, au milieu de guerres fratricides et de crimes continuels entre des rois ambitieux et jaloux.

» Vous connaissez aujourd'hui le régime des rois Francs, et de grandes choses se passeront pendant les siècles que durera leur règne.

» La chute du Mont Tauredunum est un avertissement que la vallée Pœnine sera bouleversée par la suite, de fond en comble, par les trois éléments dévastateurs de la nature et de l'homme, l'eau, le feu, le fer.

» De grands et prochains évènements se préparent qui justifieront mes prophéties. Vous subirez encore de nombreux change-

ments de maîtres. Plusieurs schismes viendront troubler la paix religieuse de vos populations ; la discorde règnera au milieu de vous jusqu'au jour où un bon génie viendra vous apporter le rameau d'olivier qui vous annoncera la fin de la tempête et l'ère du repos et de la paix.

» Mais, en toute circonstance, n'oubliez jamais que le christianisme, tel que Jésus l'a enseigné, doit toujours être à la base de tous vos principes et de toutes vos actions. N'oubliez jamais que christianisme veut dire avant tout : charité, amour du prochain, et que si vous vous écarterez des enseignements du fils de Dieu, vous serez dévorés par les discordes et les guerres.

» Le culte du divin Maître, qui est descendu sur terre pour sauver les hommes ne consiste pas seulement à lui élever des statues et des temples, mais à l'honorer dans ses commandements, à suivre sa morale.

» Hélas ! les peuples d'aujourd'hui qui s'entretuent sur votre sol, sont bien loin de

ces divines maximes, ceux qui suivront à travers les âges infinis marcheront longtemps sur ces traces, car dans le tableau que j'entrevois au loin de votre destinée, des luttes, des rivalités, des jalousies, des trahisons sans nombre affligeront cette terre tourmentée où le sang des martyrs ne doit cependant pas être répandu en vain.

» Vous souffrirez de grands maux : la guerre, la peste, le choléra, le feu et l'inondation, comme autant de châtimens et de terribles avertissemens, tel celui que la chute du Mont Taurus vient de vous donner. Méditez donc mes paroles et devenez meilleurs. »

Quand il eut fini sa harangue, l'inconnu fit un grand signe de croix sur la foule muette et prosternée et disparut dans les rochers.

Quelque temps après, les Lombards, venus d'Italie, fondirent sur le Valais et le désolèrent ; ils y introduisirent la petite vérole, qui jeta l'effroi chez les habitans décimés par la peur, et qu'on abandonnait sans sépulture.

Puis ils se jetèrent sur la royale abbaye de

Saint-Maurice d'Agaune, la pillèrent et la brûlèrent, après avoir tout mis à feu et à sang sur leur passage.

L'an 580, la Dranse déborda et inonda Octodure et ses riantes campagnes, si bien que l'évêque Agricola dut quitter cette ville et transporter le siège épiscopal à Sion.

Le règne de Charlemagne parut mettre un terme à tant de calamités, mais les Sarrasins vinrent de nouveau semer la guerre et la terreur, jusqu'au jour où saint Bernard vint les chasser pour toujours.

Enfin, ce fut la domination allemande avec les Zæringen, celle des comtes de Savoie, les luttes sempiternelles entre la noblesse, le pouvoir épiscopal et le peuple, qui aboutirent finalement à l'indépendance du Valais et à son entrée dans la Confédération helvétique, le génie au rameau d'olivier, qui devait lui apporter la paix, après dix siècles de guerres et de malheurs.

Les prophéties du prêtre inconnu, errant sur les ruines du Taurus, une couronne d'épi-

nes sur la tête, s'étaient entièrement réalisées.

Le Valais avait traversé toutes les vicissitudes, essuyé tous les revers, vu passer toutes les calamités, toutes les discordes et toutes les guerres entrevues par le mystérieux prophète qui parla sur la montagne d'Agaune, et qui n'était autre que le Christ lui-même.



LA LÉGENDE DE S^T CHARLEMAGNE



La Légende de saint Charlemagne¹

En l'an de grâce 768, Villicaire ou Wultchaire était évêque de Sion, et Charlemagne, fils de Pépin, était empereur des Francs, proclamé par le clergé et les comtes, ayant à leur tête l'archevêque Villicaire, abbé de Saint-Maurice d'Agaune.

Villicaire mourut en 780 et laissa le siège abbatial d'Agaune à Althée², cousin de Charlemagne, qui fut aussi évêque de Sion jusqu'en l'année 813.

¹ Charlemagne fut canonisé en 1168.

² Où Alteus, issu de la noble famille de Gramont.

En ce temps, le Valais était encore couvert de forêts vierges et peuplées de bêtes sauvages. Les Sarrasins et les Longobards y faisaient de continuelles incursions et dévastaient le pays, détruisant les églises et les cloîtres, et cherchant à introduire l'arianisme.

Charlemagne, roi très chrétien, passa les Alpes, vainquit les Longobards et se fit proclamer roi des Lombards à Milan en 774.

Il fut le bienfaiteur de l'Helvétie où il fit régner l'ordre, la paix, le droit et la justice.

Pour répandre l'instruction parmi ses sujets, il établit des écoles dans tous les couvents qu'il avait fondés. Il les visitait lui-même très souvent, récompensant les élèves studieux et punissant les paresseux, surtout ceux appartenant aux classes élevées, ne voulant accorder d'emploi, disait-il, qu'au mérite seul et non à la naissance. Il protégea de tous ses efforts les sciences et les arts, et se fit un honneur de prêcher d'exemple.

Etant roi, il voulut apprendre à écrire et

à parler les langues grecque, latine, allemande et italienne. C'est lui qui introduisit l'usage de la langue allemande à la chaire et dans les tribunaux, où l'on n'avait employé jusqu'alors que le latin. Enfin c'est à Charlemagne qu'on doit la fixation de l'alphabet allemand.

Sa sobriété était aussi grande que sa simplicité ; ses vêtements étaient confectionnés par la reine et par ses filles, qu'il fit élever dans le travail et l'accomplissement des bonnes œuvres.

Il fut aussi un grand protecteur de l'agriculture, qu'il savait être la nourricière du genre humain, au point qu'il voulut s'occuper lui-même de ses fermes et métairies.

Hélas ! l'homme, en dépit de tous ses dons et de toutes les vertus qui peuvent l'honorer, tombe parfois dans de terribles défaillances, cet homme fût-il sire, prince ou empereur.

Or Charlemagne, qu'on soupçonnait déjà d'avoir fait mourir son frère Carloman, afin de régner seul, venait de commettre, dans un

moment d'égarement, un crime qu'il n'osait avouer à personne, mais qui le bourrelait de remords.

Alors qu'il battit les Lombards, près de Milan, il se fit amener dans son camp un jeune guerrier d'une grande beauté, qui, après avoir accompli des prodiges de valeur, avait été fait prisonnier par ses soldats.

Charlemagne le félicita de sa vaillance et lui promit de le prendre sous sa protection s'il consentait à servir sous sa bannière et à combattre dans les rangs de son armée.

Le jeune Lombard refusa fièrement, déclarant qu'il ne pourrait jamais porter les armes contre son pays ni verser son sang pour de l'argent.

L'empereur en conçut un vif dépit et ordonna d'enfermer le prisonnier jusqu'à nouvel ordre.

Sur ces entrefaites, Charlemagne fut rappelé en Allemagne et ne songea plus au prisonnier qui, enfermé dans un noir cachot, se mourait de faim et de froid.

Une nouvelle révolte des Lombards ramena le monarque en Italie en 776, où il punit sévèrement les rebelles.

Un jour qu'il se reposait sous sa tente, un de ses lieutenants vint l'avertir qu'une femme demandait à lui parler.

Le souverain permit qu'on la lui amenât. Il la reçut avec bonté, et, touché de son jeune âge et de sa beauté, il lui demanda ce qu'il pouvait faire pour elle.

— Me rendre mon fiancé que vous retenez prisonnier depuis plusieurs mois, répondit la belle Milanaise, en se jetant aux pieds du monarque, le visage baigné de larmes.

Charlemagne pâlit. Il se souvint du jeune guerrier lombard, enfermé et oublié dans sa prison.

— Je ferai mon possible pour vous le rendre sain et sauf, répondit le monarque après un moment de douloureux silence, mais je crains beaucoup que ce ne soit trop tard.

Un garde appelé et interrogé répondit à l'empereur : « Le prisonnier que votre Ma-

jesté réclame est mort dans sa prison ; son corps, à moitié dévoré par les rats, a été enterré dans un champ voisin ».

La jeune fille tendit vers l'empereur un bras menaçant, poussa un cri effrayant et tomba morte à ses pieds.

Dès ce jour, le roi des Francs ne dormit plus ; l'image du valeureux Lombard et de sa belle fiancée le suivait partout ; le remords empoisonnait son existence et lui rendait la vie insupportable. Dans ses heures de détresse, le grand roi eut volontiers changé son sort contre celui du plus humble de ses sujets.

On le voyait souvent errer seul dans la campagne, la tête basse et jetant par instants vers le ciel un regard de supplication.

Cet homme qui, d'un signe ou d'un mot, faisait trembler tous les sujets de son vaste empire, traînait un fardeau après lui, qui le rendait profondément malheureux.

Toujours il avait devant les yeux le spectacle de ce jeune guerrier, fier de son sang, qui avait héroïquement combattu pour son

roi, l'infortuné Didier, et qui, entouré d'ennemis, s'était défendu en héros, et, couvert de blessures, avait été fait prisonnier.

Il le voyait devant lui, dans sa mâle et juvénile beauté, sous ses haillons couverts de sang ; il entendait sans cesse résonner à ses oreilles ces paroles dignes de louanges : « Jamais je ne prendrai les armes contre mon pays, ni ne vendrai mon sang à quiconque ! »

Enfin, et c'est là que le cœur du monarque se crispait dans les angoisses du remords, il se souvenait de cet ordre brutal qu'il avait donné à ses gardes de jeter le valeureux soldat dans un cachot, dans cette tour de défense où nul autre être n'habitait ; il le voyait sous ces voûtes humides, en proie à la voracité des rats, se tordre dans les tortures de la douleur et du désespoir.

Ce martyre du jeune guerrier remplissait d'horreur le cœur du grand roi et faisait couler de ses yeux des larmes de sang.

Un autre tableau, non moins tragique, hantait sa vue, le jour, au front même des

batailles, et troublait le sommeil de ses nuits. C'était la visite de la belle Milanaise venant dans son camp lui réclamer son fiancé, le regard qu'elle lui jeta et le cri atroce qu'elle poussa en apprenant la sombre vérité, enfin, la mort foudroyante de cette jeune fille si digne du héros qu'elle aimait, et auquel elle n'avait pu survivre.

Ne pouvant supporter plus longtemps le poids de sa faute, Charlemagne convoqua les évêques à un concile et les supplia de demander à Dieu pardon du crime dont il se sentait coupable sans oser le dévoiler.

Les prélats lui promirent de dire des messes en expiation de son péché; les uns en promirent dix, d'autres vingt et même trente. Althée n'en promit qu'une, au grand étonnement de l'empereur. Puis les évêques rentrèrent dans leurs diocèses.

De retour à Sion, Althée pria Dieu avec larmes pour obtenir la grâce de l'empereur, puis il offrit le sacrifice de la messe à cette louable intention. Un ange apparut alors au

saint homme et lui annonça que le crime du roi des Francs, dont il lui indiqua la nature, était pardonné.

Les évêques s'étant rendus une nouvelle fois auprès de Charlemagne pour lui faire part de leur mission, Althée raconta au monarque l'apparition de l'ange et le pardon de sa faute, et, à la stupéfaction de l'empereur, lui en indiqua la nature.

Le roi des Francs en conçut une profonde joie et pria le saint homme de lui demander ce qu'il voudrait et qu'il le lui accorderait.

Alors le prélat exposa à son prince qu'il était toujours pénible pour les serviteurs de l'autel qui ont charge d'âmes, de vivre sous le joug séculier ; que les hommes redoutent peu la puissance spirituelle tandis qu'ils craignent le glaive, et que cette crainte les ramène plus sûrement au bien.

— Je vous demande donc, conclut l'évêque, en faveur de sainte Marie de Sion, la préfecture du diocèse, ce dont le ciel ne manquera pas de vous récompenser.

— Soit ! répondit Charlemagne, vous l'avez mérité, et je vous l'accorde à perpétuité, avec le comté du Valais, à vous et à vos successeurs.

Cette donation eut lieu en l'an 802. Et voilà comment les évêques de Sion, par cette charte de Charlemagne vulgairement appelée la « Caroline¹ », furent créés comtes et préfets du Valais, et portèrent l'épée avec la crosse, jusqu'au jour où les francs-patriotes arrachèrent ces prérogatives à l'évêque Hildebrand Jost, en 1634.

Charlemagne mourut en 814, le 28 janvier, et le Valais célèbre encore chaque année sa fête, en reconnaissance des bienfaits que ce puissant monarque répandit dans le pays.

¹ Cette charte est contestée par certains historiens, d'autres l'attribuent à Rodolphe III de Bourgogne ou à Charles V.



LES SARRASINS EN VALAIS



Les Sarrasins en Valais

Le Valais faisait alors partie du deuxième royaume de Bourgogne, qui avait pour roi Conrad le Pacifique, fils de la reine Berthe, de douce mémoire.

Conrad n'avait que quinze ans à la mort de son père Rodolphe II, survenue le 11 juillet 937.

Rodolphe fut inhumé à l'abbaye de Saint-Maurice, dont il était abbé, et Conrad sacré dans l'église cathédrale de Lausanne.

Le Valais était, en ce temps-là, en butte aux continuelles incursions des Sarrasins.

Le Mont-Jou leur servait de repaire ; ils

arrêtaient les voyageurs et les caravanes qui traversaient ce passage fréquenté de la Bourgogne en Italie, et les massacraient après les avoir pillés.

En 940, ces barbares pénétrèrent dans la vallée du Rhône, y mirent tout à feu et à sang ; ils détruisirent l'église de Bourg Saint-Pierre et se ruèrent sur l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune qu'ils dévastèrent de fond en comble.

Le roi Conrad avait hérité du caractère doux et pacifique de sa mère ; toutefois, il avait été formé dès le bas-âge au métier des armes, et devant le danger que les hordes hongroises et sarrasines faisaient courir à ses Etats, il résolut de frapper enfin un coup décisif.

Il usa pour cela d'un stratagème qui ne manque pas de l'âpre saveur de ces temps moyenâgeux.

En 952 les Hongrois, émules des Sarrasins, venaient de pénétrer en Valais : Conrad feint de les appeler à son secours pour combattre

les Sarrasins, leur promettant de les récompenser largement, après la victoire. Il en fit autant vis-à-vis de ces derniers, qu'il appela dans la vallée du Rhône, non loin d'Octodure.

Les deux hordes se trouvent en présence, elles sont excitées, des deux côtés, par des chefs bourguignons, elles se heurtent et se massacrent pendant que, de leur côté, les soldats de Conrad les enveloppent et les taillent en pièces.

Les Sarrasins qui survécurent au désastre se réfugièrent dans les vallées d'Entremont et de Saas, où ils épousèrent des femmes du pays et s'adonnèrent à la culture des terres.

Vingt ans plus tard, le célèbre abbé de Cluny, saint Mayeul, revenant d'Italie où il avait restauré un certain nombre de monastères, regagnait la Bourgogne par la voie ordinaire du Mont-Jou. La route n'étant pas sûre à cause des pillards qui infestaient ces parages, de nombreux pèlerins et voyageurs profitèrent de l'occasion pour s'unir au saint

abbé et à sa suite afin de traverser les défilés avec eux.

Les voyageurs avaient heureusement franchi le Mont-Jou et suivaient la voie romaine le long de la Dranse, lorsqu'ils furent attaqués à l'improviste, près d'Orsières, par une nouvelle bande de Sarrasins.

La caravane essaya vainement de résister, bien qu'ils fussent un millier environ ; mais les Musulmans ¹ à cheval et armés de flèches les tinrent facilement en respect. L'abbé Mayeul fut blessé à la main.

Le but des barbares était de rançonner les voyageurs plutôt que de les massacrer. Ils les emmenèrent donc, en captivité, dans les parties les moins accessibles de la montagne où les païens s'étaient fortifiés.

De tous les captifs, l'abbé Mayeul était le seul qui pût fournir une rançon aux ravisseurs. Il fut autorisé à cet effet à envoyer à l'abbaye de Cluny, près de Mâcon, un de ses

¹ Dans les chansons de geste, les païens sont aussi appelés musulmans.

compagnons d'infortune, porteur d'une lettre dans laquelle le saint abbé faisait part à ses frères de la pénible situation où il se trouvait, en les priant de lui envoyer par un messenger sûr, une somme de mille livres d'argent¹ que les païens exigeaient pour le rendre à la liberté.

Les moines se hâtèrent de réunir la somme demandée et de l'envoyer en Valais.

Un mois après, les Sarrasins recevaient leur riche rançon et Mayeul rentrait enfin, sain et sauf à son abbaye.

Un saint homme apparut, qui devait délivrer le passage du Mont-Jou des hordes qui l'infestaient et de l'idolâtrie qu'ils y avaient introduite.

Bernard de Menthon, issu d'une illustre famille de ce nom, au pays de Savoie, renonça au monde et à la fortune pour se consacrer à l'Eglise. Il était archidiacre de la cathédrale d'Aoste quand il apprit que les

¹ Environ 108,790 francs de notre monnaie (Furrer).

barbares avaient détruit, au Mont-Jou, un asile dédié à saint Nicolas de Myre, construit au temps de Charlemagne à la prière du pape Adrien I^{er}. Rempli d'un saint zèle et d'une abnégation héroïque, Bernard s'en va, en l'année 980, vers les solitudes inhospitalières du Mont-Jou, suivi d'une petite armée résolue à infliger aux Sarrasins une défaite définitive.

Ni l'horreur de ces hauteurs nues et sauvages, désolées par les neiges et les frimas, ni la crainte des flèches sarrasines et des cruautés de ces brigands, ne peuvent ralentir l'ardeur de Bernard et de sa troupe. Les Sarrasins sont battus et leurs derniers débris s'enfuient vers l'Italie, se dispersent de tous côtés et meurent de faim et de froid, dans les rochers et les précipices.

Puis, le saint prélat, après avoir rétabli le christianisme dans la contrée, fait élever cette maison de refuge qui porte son nom, cet hospice célèbre où tant de voyageurs de toutes conditions et de tous pays reçoivent, depuis

bientôt dix siècles, une hospitalité qui fait l'admiration du monde entier et qui a porté le nom de Saint-Bernard aux quatre coins de la terre.

C'est à cette époque lointaine et calamiteuse que s'élevèrent sur les rochers escarpés de la vallée du Rhône, les premiers châteaux de défense contre les incursions des barbares, et qui se transformèrent plus tard en manoirs féodaux.

C'est dans une de ces tours massives, juchées sur un escarpement dominant la Dranse, vers la Combe de Martigny, que nous allons pénétrer.

La tour n'a point d'ouverture à sa base ; une porte y est percée à quelques toises du sol ; on y monte par une échelle de corde, qui est aussitôt remontée.

La porte donne accès à une grande salle circulaire où se trouvent les armes de défense ; un escalier de bois conduit à un étage supérieur percé de meurtrières. Là se trouvent le logis et la cuisine. Dans cette tour,

au premier étage, couchés sur des bottes de litière, six hommes devisent chaudement.

Ce sont des soldats de l'armée de Conrad, postés en sentinelles pour surveiller le passage de la vallée d'Entremont, où doivent passer les païens chassés par saint Bernard.

Ils ont aperçu, le matin, une bande de ces fuyards déboucher de la vallée et se répandre dans la forêt avoisinant la forteresse.

Ce sont les derniers débris des hordes sarrasines, de ces brigands pillards qui ont mis le Valais à feu et à sang.

« Ils ont brûlé nos villages », dit l'un des soldats en grinçant des dents ; « ils ont emmené nos bestiaux », dit un autre ; « ils ont détruit nos moustiers », dit un troisième ; « et enlevé nos femmes », dit une sorte de géant, qui, se levant avec colère, décrocha de la muraille sa massue encore teinte du sang de ces maudits Arabes tués au Saint-Bernard, et la brandit autour de sa tête.

— Il faut en finir avec ces chiens noirs, continua le géant, combien sont-ils ? Nous

n'en savons rien ; ces monstres semblent sortir de terre comme des champignons après la pluie. Nous ne sommes que six pour les attaquer, mais nous en valons bien dix.

— Pour mon compte, interrompit l'un d'eux, je me charge d'en embrocher deux à la fois avec mon épieu.

— D'ailleurs, nous les prendrons par la ruse, reprit le colosse, écoutez-moi, compagnons.

Tous se mirent sur leurs séants et écoutèrent avec une muette attention la voix de celui qui paraissait être leur chef.

— Il n'y a pas de temps à perdre. Dès ce soir, nous allons cerner la forêt du côté de la vallée ; car la fuite par les rochers leur est impossible. Pour les faire sortir de leur retraite, nous mettrons le feu avec des torches de résine aux endroits de la forêt par où les bandits pourraient s'échapper et nous les hâcherons au passage, la Dranse leur sera un fossé infranchissable. Vous n'aurez qu'à suivre mes ordres et à vous tenir prêts à frapper.

— C'est bien, répondirent en chœur les soldats, et nous porterons leurs têtes en trophées à notre bon roi.

— Et si nous avons la victoire, proposa l'un d'eux, nous élèverons un modeste monument au Dieu des chrétiens, sur le sol arrosé du sang des infidèles.

— C'est une bonne idée, répondit le géant.

Le soir approchait. Les premiers voiles descendaient des hauteurs, les réfugiés n'attendaient sans doute que la nuit pour fuir à la faveur des ténèbres.

Les six hommes prirent un modeste repas, décrochèrent leurs armes, descendirent prestement l'échelle de corde, et, avec de la paille et de la résine, préparèrent quelques torches qu'ils emportèrent, puis, à pas de loup, se dirigèrent vers la forêt.

Là, ils rassemblèrent des monceaux de broussailles et de bois mort, les entassèrent aux endroits les plus favorables, de manière à forcer les fuyards à passer entre deux feux et à tomber sous leurs coups. Enfin, la nuit

venue, après s'être partagé rigoureusement la rude tâche, les soldats de Conrad allumèrent leurs torches, mirent le feu aux broussailles, et, postés à la sortie du bois, attendirent, l'arme au poing, l'arrivée des diables païens.

Soudain, des cris d'épouvante et de rage retentissent dans les profondeurs de la forêt, semblables aux hurlements des lions traqués dans le désert.

Les Sarrasins, qui ne peuvent fuir que d'un côté, et armés seulement d'arbalètes dont l'obscurité ne leur permet pas de faire usage, sentent que leur vie est en danger, que, sans des prodiges d'audace, d'adresse et de courage, c'est l'horrible mort qui les attend. Mais plutôt que d'être grillés vifs, ils tenteront la fuite et la lutte à bras le corps et à outrance.

Ils se rassemblent, une vingtaine qu'ils sont là, tiennent rapidement conseil, et, pour surprendre l'ennemi et tenter le salut au moins de quelques-uns d'entre eux, si non de

tous, ils se précipiteront tous ensemble vers la sortie du bois, et fuiront devant eux jusqu'à ce que les ténèbres les dérobent à la poursuite de ces chiens de chrétiens, leurs lâches agresseurs.

Le feu s'étend sur toute la lisière de la forêt, en dehors du passage laissé libre où se tiennent les assaillants. Il n'y a plus de temps à perdre, il faut partir.

Un commandement bref est donné par le chef, les Arabes se précipitent en deux rangs de dix ; ils poussent des cris à faire trembler la montagne, en brandissant leurs armes au dessus de leurs têtes ; ils ont les cheveux au vent et le regard farouche de monstres infernaux ; on dirait une phalange de héros fabuleux sortis des entrailles de la terre.

Ils arrivent ; la rage les enflamme, la vive clarté du feu les aveugle, ils ne voient rien que cette immense lueur qui les enveloppe, lèche au passage leurs oripeaux guerriers et les chasse vers un but qu'ils ne connaissent pas, mais qui vaudra toujours mieux que le

furieux élément qui les menace. Ils ont franchi le passage dangereux sans que la pointe d'une lance ou le fer d'une massue aient seulement effleuré leurs cheveux ; ils se croient sauvés et continuent leur course folle et invincible.

Tout à coup, un long cri éclate, puis un grand bruissement d'eau pareil à un remoulis, puis plus rien.

La Dranse avait happé au passage les vingt guerriers païens, et les Bourguignons étaient vainqueurs, sans coup férir. Les derniers Sarrasins avaient disparu du sol valaisan.

Les soldats de Conrad se regardèrent, stupéfaits.

— Adieu les trophées ! dit le chef.

— C'est notre Dieu qui l'a voulu ainsi, répondit un des soldats.

— Nous lui élèverons le monument promis, remarqua un troisième.

— Nous dresserons une croix de pierre en cet endroit désormais mémorable qui délivra notre beau pays des Sarrasins, reprit le chef.

— Oui ! une croix ! s'écrièrent-ils tous en chœur.

La croix fut élevée le jour suivant, et le roi Conrad, apprenant ce curieux évènement, donna en reconnaissance à ses six braves sujets tout le territoire compris entre la Dranse et les monts d'alentour.

Les heureux bénéficiaires y fondèrent une colonie, où ils amenèrent bientôt leurs épouses ; un petit village paisible et prospère y prit naissance, qu'on appela *La Croix*¹, dont le nom s'est perpétué jusqu'à nos jours.

¹ Martigny-Croix.



HENRI IV A TRAVERS LE MON-JOU



Henri IV à travers le Mon-Jou¹.

Le Valais se trouvait, en ce temps-là, sous la juridiction des empereurs d'Allemagne.

L'évêque de Sion, comte et préfet du Valais, relevait directement de l'empereur dont il était le vassal ; il exerçait la juridiction ecclésiastique soit directement, soit par l'intermédiaire des vidômes ou lieutenants épiscopaux, avoués, baillis, juges, recteurs généraux et châtelains, qui représentaient l'autorité du seigneur dans les actes importants.

¹*Mons Jovis*, Mont de Jupiter, le Mont St-Bernard. Certains historiens écrivent *Joux*.

On était en 1056, sous le règne de l'empereur Henri IV.

Ermanfroi, chanoine de Saint-Maurice, était évêque de Sion.

Une grande querelle s'éleva entre le trône et l'autel à propos du droit d'investiture que le pape Grégoire VII contestait aux princes allemands et revendiquait pour son Eglise.

Henri IV ne voulut pas reconnaître les prétentions du Saint-Siège, et pour ce fait, encourut l'excommunication. Les princes allemands en prirent ombrage et menacèrent l'empereur de le déposer s'il ne se soumettait pas au pape et ne se relevait pas de l'excommunication qu'il avait encourue.

Henri IV craignant pour sa couronne, résolut d'aller à Rome faire sa soumission. On était au mois de janvier de l'an 1077. Il faisait un froid très rigoureux, mais le temps pressait et le monarque ne voulut pas remettre son voyage à temps meilleur.

La difficulté était de trouver un chemin qui ne fût pas au pouvoir de ses ennemis.

L'empereur eut recours à l'évêque Ermanfroi, qui lui obtint le passage libre par le Mont-Jou, occupé en ce moment par les Savoyards.

Le chemin conduisant au Mont-Jou à travers la vallée d'Entremont était couvert de neige et de glace.

Henri IV emmenait avec lui la reine et les dames de sa suite, accompagnées de servantes et de valets.

De Vevey à Bourg-Saint-Pierre, le trajet fut relativement facile, mais il ne fallait pas songer à aller plus loin sans de sérieux renforts.

Plusieurs braves montagnards de Bourg-Saint-Pierre furent réquisitionnés, avec promesse de larges rétributions.

Au nombre de ces derniers, se trouvait Némorin, surnommé «le Lion-de-la-Vallée». C'était une sorte de géant qui, seul, déracinait un sapin long de vingt coudées et l'emportait de la forêt au village sur son épaule.

C'est à lui que fut confiée la direction de

la caravane, à travers ces parages inhospitaliers et périlleux qui s'étendaient du Mont-Jou à Saint-Rémy.

On fit halte à l'hospice Saint-Nicolas de Myre¹, où les chanoines donnèrent aux illustres voyageurs une généreuse hospitalité, qui fut d'ailleurs largement récompensée, car l'empereur, en partant, remit au supérieur une bourse pleine d'or.

La montée avait été pénible, mais elle ne fut pourtant qu'un jeu d'enfant à côté des dangers de la descente.

Le Lion-de-la-Vallée, en cette critique circonstance, se montra d'une adresse et d'une force vraiment herculéennes, qui firent l'admiration du monarque et de sa suite.

Le chemin était complètement enseveli sous la neige amoncelée en certains endroits, au point qu'il fallait creuser des tunnels pour pouvoir passer, entre les flancs abrupts de la montagne et les précipices.

¹ Saint-Bernard.

Les chevaux durent être en partie abandonnés. On lia les jambes de ceux qu'on voulait conserver et on les traîna, sur la neige, comme des ballots de marchandises. Plusieurs périrent en route.

Les hommes, armés de solides *crampons*, descendaient à tâtons, en se suspendant aux saillies de rochers. Les dames, enveloppées de peaux de bœufs, étaient glissées sur la neige et retenues par des cordes.

A un passage des plus difficiles, entre le mont de Jupiter et la Tour du Fou, l'empereur déclara qu'il ne pouvait passer sans risquer sa vie. Le passage était étroit, couvert de glace et entouré d'abîmes de tous côtés.

— Que pensez-vous faire ? demanda l'empereur au Lion-de-la-Vallée.

— Vous porter sur mes épaules, maître, je ne vois pas d'autre moyen de passer.

— Tu n'y songes pas, brave garçon ! exclama le souverain.

— J'y songe si bien que je vous prie, illustre prince, de ne pas tarder.

Cela dit, l'hercule s'accroupit, passa sa tête de taureau entre les jambes de l'empereur, et l'enleva du sol comme une gerbe de paille. Puis, s'appuyant à un gros bâton ferré qu'il portait avec lui, Némorin franchit le mauvais pas avec une audace et une assurance qui firent l'étonnement du monarque, de la reine et de ses suivantes.

En glissant dans sa peau de bœuf, une des dames de la suite de la reine perdit connaissance.

Le froid et le cahotement de son primitif véhicule sur les aspérités de la glace avaient eu raison de sa frêle constitution, elle s'était évanouie.

— Que faut-il faire ? demanda l'empereur à Némorin.

— La ranimer, mon noble maître, répondit le montagnard, et pour cela j'ai dans ma tunique une liqueur qui réveillerait un mort.

L'empereur ouvrit de grands yeux étonnés.

Et Némorin sortit du fond de son gousset un

flacon de Coquimpey des coteaux de Ravoire ; il le présenta au monarque qui, après l'avoir humé, dit simplement : « ça la sauvera ».

L'hercule prit la dame évanouie dans ses robustes bras, déboucha son flacon, en appuya le goulot sur les lèvres entr'ouvertes de la belle étrangère, et, aussitôt, un teint vif empourpra ses joues livides, et de grands yeux noirs s'ouvrirent, comme deux splendides camées dans un écrin de velours lys et rose.

Et la belle dame eut pour son sauveur un sourire adorable qui donna le vertige à celui à qui les plus hautes cimes n'avaient jamais fait bouger un cil.

— Elle est sauvée, dit Henri IV, et tu es un brave, je te prendrai à mon service.

Némorin ne répondit pas, mais il devint tout pensif.

On était au fort de la descente sur Saint-Rémy ; dans le fond, tout embrumé, on distinguait la petite ville d'Aoste, ressemblant à un vol de corbeaux arrêtés dans la neige, dans une vallée qui paraissait gelée et sans vie.

Soudain, l'empereur poussa un cri effrayant : « Némorin, au secours ! sans toi la reine est perdue ! »

Et les yeux dilatés du monarque voyaient avec horreur le ballot de la souveraine glisser rapidement par les pentes raides, vers des abîmes vertigineux.

— Par saint Théodule ! je la sauverai ! cria Némorin, et, prompt comme le chamois qui, au moment où la flèche du chasseur va l'atteindre, enjambe le précipice, Némorin, appuyé sur son gros bâton ferré, se lance à la piste du traîneau contenant l'impératrice de Germanie.

En quelques secondes, il l'atteignit, au moment où il allait disparaître dans un gouffre.

Ce fut un cri unanime de frayeur, puis de triomphe et d'enthousiasme. La reine était sauvée, et, en quelques enjambées, le Lion-de-la-Vallée était de retour, déposant le précieux ballot au pied du royal époux.

— Hourra ! honneur à toi, jeune homme courageux ! exclama l'empereur, ta belle action

ne restera pas sans récompense, tu ne me quitteras plus, désormais, et un jour je te ferai chevalier.

Némorin ne répondit rien, mais il devint subitement songeur et triste.

On arrivait, enfin, sains et saufs, à Saint-Rémy,

La royale caravane allait gagner Aoste et Turin, puis Rome, puis Canossa, où le pape Grégoire VII se trouvait en ce moment, et où Henri IV allait faire sa soumission.

A Saint-Rémy, on fit halte. L'empereur paya largement les guides qui l'avaient escorté et les congédia.

Il ne garda auprès de lui que Némorin, qu'il voulait attacher tout à fait à son service, et, en raison des éminents services qu'il en avait reçus, l'emmener à sa cour.

Némorin avait le cœur gros en voyant partir ses compatriotes, qui allaient reprendre le chemin du Saint-Bernard et de Bourg-Saint-Pierre.

La nostalgie s'emparait de son âme, et il

allait s'en ouvrir à l'empereur, quand la belle dame du Coquimpey lui jeta un coup d'œil qui l'arrêta net. Puis, le voyant interdit, elle lui fit un si gracieux sourire que le montagnard se sentit trembler comme la feuille et ne put dire mot.

Le soir arriva. On logea dans une hôtellerie où l'on banquetta jusque tard dans la nuit, et où l'on fêta grandement le « Lion-de-la-Vallée », à qui l'on devait l'heureuse issue de la traversée.

Puis tous les bruits cessèrent, toutes les lumières s'éteignirent, tout le monde s'endormit, le corps las et la tête chaude.

Némorin, lui, ne dormit pas. Accoudé à sa fenêtre, il regardait tristement les cimes blanches des Alpes valaisannes projetant de grandes taches livides dans l'immense voile de la nuit.

Tout à coup, sous sa fenêtre, située à quelques pieds du sol, une ombre passa, qui murmura : « Némorin ! Némorin ! »

Le jeune guide n'en crut ni ses yeux ni ses

oreilles ; il était sans doute le jouet de quelque hallucination due peut-être aux vapeurs du vin d'Asti, dont il avait fait la veille, avec ses compagnons, d'assez copieuses libations.

Mais l'ombre était toujours là, et la voix répéta : « Némorin ! de grâce, descendez, j'ai à vous parler. »

Cette fois, il n'y avait plus d'erreur ; c'était bien elle, la dame du Coquimpey, dont les yeux noirs avaient brillé comme des escarboucles dans un visage tout emmitouflé.

Némorin eut un frisson qui le secoua de la plante des pieds à la pointe des cheveux, son cœur battit à rompre sa poitrine, et, machinalement, comme mû par un ressort, il endossa son sac, prit son bâton et enjamba la fenêtre.

Tremblant, il tomba aux genoux de la belle étrangère en lui disant : — Noble dame, que me voulez-vous ?

— Un grand service, brave montagnard. Vous m'avez sauvé de la mort, dans les rochers du Mont-Jou, et je viens vous de-

mander de m'arracher à un plus grand péril encore !

— Je ne connais pas de plus grand péril que la mort ! répondit Némorin.

— Le péril de l'honneur est encore plus grand, objecta la belle dame. Eloignons-nous de cette hôtellerie, et suivez-moi, je vous en conjure, je vais aussitôt vous dire de quoi il s'agit.

Les deux voyageurs sortirent du village et se dirigèrent vers le pied de la montagne.

La jeune dame, se sentant écartée de tout danger, confia son secret à Némorin.

— C'est Dieu qui vous a conduit, lui dit-elle, pour nous guider à travers les précipices du Mont-Jou, où nous serions tous restés, sans vous. Soyez sûr que j'en garde au cœur une profonde reconnaissance. Mais je cours un danger bien plus grand que celui dont vous m'avez sauvée là-haut. Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, nourrit à mon égard de coupables desseins que je ne puis vous dire, mais auquel mon honneur me

commande de me soustraire. J'ai pu échapper, jusqu'ici, à ses funestes tentatives, mais je sens que ce long voyage lui fournira l'occasion de chercher, par toutes sortes de subterfuges, à atteindre son but. Une seule chance de salut s'offre à moi, la fuite, et je viens vous demander si, en vous chargeant de ma personne, nous pourrions compter arriver rapidement au Saint-Bernard.

Némorin sentit soudain grandir en lui la force et le courage. Se savoir l'instrument de Dieu dans une cause juste, prendre sous sa protection une frêle créature arrachée aux entreprises inavouées d'un empereur, mener par la main et porter sur son dos la belle étrangère aux yeux de velours noir, c'en était assez pour décupler sa force et centupler son courage.

— J'accepte, noble dame, de faire tout ce que je puis pour vous sauver, mais il fait froid, la nuit est noire, et la lune n'a pas encore paru sur le Mont-Velan ; sans elle, il ne faut pas songer à partir.

Le montagnard avait à peine parlé que, dans la nue sombre, une large échancrure blanche se dessina et que l'astre des nuits apparut dans toute sa pure clarté, baignant, d'une lumière discrète, toute la vallée et les montagnes environnantes.

— C'est Dieu qui nous protège, partons ! dit Némorin.

Et les deux fugitifs reprirent, incontinent, le chemin du Valais.

Raconter l'odyssée de ces deux créatures à travers les mille dangers de la grimpée serait chose difficile. Nul ne saura jamais ce que l'obscur héros de Bourg-Saint-Pierre dut déployer de courage, de force et d'endurance, pour transporter, sur son robuste dos, de Saint-Rémy au Mont-Jou, le corps transi et fluet de la belle étrangère.

Plus d'une fois les forces faillirent l'abandonner et le froid les envelopper tous deux d'un même linceul.

Le courage héroïque, la volonté tenace, l'énergie du désespoir triomphèrent de tout,

et, le lendemain, dans la matinée, les fugitifs arrivaient à l'hospice, à demi morts de froid, de fatigue et de faim.

Les moines, en revoyant les deux voyageurs qu'ils avaient hébergés la veille, poussèrent un cri d'étonnement ; ils eurent peur de quelque catastrophe et firent de grands signes de croix.

Mais quand ils eurent appris la vérité de la bouche de Némorin, leur étonnement devint de la stupeur et de l'admiration. Ils entrèrent aussitôt en prières et entonnèrent une hymne d'actions de grâces.

L'aventure, heureusement, n'eut pas de suite tragique. Némorin rentra tranquillement à Bourg-Saint-Pierre, et la noble dame en Germanie, après s'être mutuellement promis de ne jamais s'oublier.

Ils tinrent parole.

Un jour du printemps qui suivit, Némorin vit arriver à Bourg-Saint-Pierre un fringant cavalier qui lui remit une superbe bourse remplie d'or, de la part de la jeune dame

qu'il avait sauvée au Mont-Jou et qui, aujourd'hui, était son épouse.

Némorin remercia beaucoup le jeune seigneur et, tout naïvement, lui remit un bouquet de fleurs des montagnes, pour celle dont la douce image ne le quitterait qu'au tombeau.

Quant à l'empereur, il continua son voyage, sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé ; de vagues soupçons hantèrent bien son esprit, mais, comme il ne se sentait pas sans reproche, il préféra n'en pas parler.

D'ailleurs, il n'avait pas de temps à perdre, l'orage grondait sur sa tête, il savait qu'il jouait sa couronne, et, quelques jours plus tard, devant le pape Grégoire VII, il faisait, à Canossa, cette amende honorable qui assurait une fois de plus le triomphe de l'Eglise, et qui est restée fameuse dans l'histoire.



GUILLAUME, SIRE DE VENTHÔNE



Guillaume, sire de Venthône

Le manoir des sires de Venthône était situé sur une petite éminence dominant le village et la vallée, à quelque distance de celui de Mujot.

Le sire de Venthône n'avait qu'un fils, Guillaume, donzel, qui préférait la vie des champs à celle des armes, et les yeux bleus de la damoiselle de Mujot à toute autre chose.

Le château de Mujot n'était éloigné que de quelques cents toises de celui de Venthône.

Le seigneur de Mujot n'avait qu'une fille,

Marguerite, surnommée, dans la contrée, la « Pervenche-des-Bois », parce que, dans la belle saison, elle passait presque tout son temps à courir les bois des environs, accompagnée d'un serviteur et d'un chien.

C'est ainsi qu'elle rencontra un jour, dans la forêt de Miège où elle était allée cueillir des airelles, Guillaume de Venthône, qui chassait.

Les deux jeunes gens se connaissaient, ils s'étaient vus maintes fois, le dimanche, soit à Venthône, soit à Miège, lors des processions annuelles, fidèlement perpétuées par la tradition, pour la prospérité de la campagne, et auxquelles assistaient tous les gens valides, sans distinction de rang.

Guillaume aimait voir cette jeune châtelaine aux joues pâles, aux grands yeux aussi bleus que le ciel, aux cheveux plus blonds que les blés et plus soyeux que la plus fine mousse des bosquets.

Et la gente Marguerite n'était pas insensible non plus aux charmes de ce grand gar-

çon aux cheveux noirs et bouclés, au teint bistré, à l'œil doux et fier, à la moustache fine sur une bouche hautaine, que soutenait un menton saillant au galbe pur.

Entre aimer se voir et s'aimer, il n'y a pas plus de place qu'entre les yeux et le cœur.

La rencontre des deux jeunes châtelains dans la forêt de Miège en fut une preuve nouvelle.

Guillaume de Venthône oublia sa chasse et Marguerite de Mujot ses aïelles ; ils ne pensèrent qu'à l'heureuse coïncidence qui les réunissait ainsi dans un lieu si bien fait pour y parler d'amour.

Ils ne se dirent pas grandes choses, tant l'émotion les étreignait, mais leurs regards proclamèrent le feu naissant du doux sentiment qui germait dans leurs cœurs ardents.

La cloche du castel de Mujot sonna la vespée ; Marguerite appela son valet et son chien, d'un coup d'un petit cor d'argent qu'elle portait en sautoir, à côté de son aumônière.

Guillaume s'empressa de cueillir dans la

mousse quelques fleurettes sauvages et les remit à la damoiselle de Mujot en lui disant : « Daignez les accepter en souvenir de cet heureux jour ! »

Marguerite sourit, mit le frais bouquet à son corsage, remercia d'un signe de tête gracieux, s'inclina et partit.

Elle descendit d'un pas léger la charrière de Mujot, suivie de ses inséparables compagnons, tandis que Guillaume, caché derrière un gros sapin, la regardait s'éloigner, le cœur palpitant d'allégresse et d'amour.

Mais il fust de tous temps
Des jaloux sur la terre,
D'infortunés amants
Et des voisins en guerre,
Même en ce bon vieux temps.

Le sire de Venthône et le vidomme de Mujot ne s'aimaient guère, c'était notoire, et, sous des dehors austères et pieux, cachaient des cœurs pleins de fiel et de jalousie.

Des rivalités avaient éclaté à différentes reprises entre les deux voisins, à propos de

certaines redevances seigneuriales et de limites territoriales qui, n'ayant jamais abouti à un arrangement définitif, maintenaient leur conflit et leur animosité en suspens, et laissaient le champ ouvert à toutes les querelles.

Dans de telles conjonctures, l'idée d'une alliance entre les deux familles paraissait difficile, bien qu'elle eût été, au fond, le meilleur accommodement, puisqu'elle devait aboutir infailliblement à la fusion des intérêts opposés.

Mais il fallait compter avec le caractère ombrageux et farouche des seigneurs féodaux, du sire de Venthône en particulier.

Or il arriva que le seigneur de Mujot apprit par son serviteur la rencontre de Guillaume de Venthône à la forêt de Miège, le long entretien des jeunes gens, les fleurs tombées de la main du donzel sur le corsage de sa fille.

Il se promit de suivre de près cette idylle naissante, de n'y rien trouver à redire tôt, mais d'intervenir au bon moment.

Le lendemain, comme d'habitude, Marguerite partit pour la forêt accompagnée de son valet et de son lévrier.

L'amour est un aimant qui attire les cœurs. C'est pourquoi, en arrivant au bois, elle y trouva Guillaume, étendu sur la mousse, et tenant un bouquet de marguerites blanches cueillies le long des prés.

Le donzel se leva aussitôt et, allant au devant d'elle, il lui offrit ses fleurs et chanta :

Et le doux temps or se renouvelle
 Et esclarcist ceste douce flourette,
 Et si voi ci seoir dessus l'asprelle
 Deux cuers navrés d'une plaisant sagette
 A qui le dieu d'amours soit en aïe,
 Avec euls est Plaisance et Courtoisie
 Et douls regards qui petit les respite
 Dont c'est raison qu'au chapel faire die :
 Sus toutes flours j'aime la margherite.

.

Marguerite rougit, baissa les yeux, prit le bouquet et remercia d'un délicieux sourire.

Et les deux jeunes gens s'assirent sur la mousse odorante, à la lisière du bois, dont le

troublant parfum des cônes les grisait doucement.

Et Marguerite, à son tour, se mit à chanter, d'une voix tremblante :

Moult m'agrée et moult me plaist la douce amor :
Or m'otroit Dieus que je sente sa douçour
Car c'est la rose et le lis et la flor
De bon oudor
Pour qui fas a li ma voie et mon ator
Amor de toutes est la mellour....

Cette douce voix, pure, fraîche et parfumée comme la mousse des bois, remplit le cœur de Guillaume d'une inexprimable allégresse. Elle résonnait encore à ses oreilles comme un chant de sirène ou le gazouillement d'un ruisselet sous les fleurs, quand le donzel, prenant la main de Marguerite pour y déposer un baiser, vit soudain paraître, au dessus de la charrière de Miège, le seigneur de Mujot qui venait à eux, l'air courroucé :

« Ah ! Ah ! Vertuchou ! cette fois je vous y prends ! » grommela-t-il entre ses dents. Il

s'approcha des deux amoureux sans saluer et s'adressant à sa fille, il lui dit : « C'est donc ainsi qu'une honneste damoiselle trompe la vigilance de son père et court les bois en plaisante compagnie ! »

La jeune châtelaine, debout devant son père, baissa les yeux et ne sut que répondre.

Ce fut Guillaume qui s'en chargea :

— C'est une rencontre toute fortuite, seigneur, n'y voyez point de mal, j'en serais navré pour votre gente damoiselle et pour moi.

— Et hier aussi, interrompit le Vidomne, la rencontre était fortuite?... et le seigneur de Mujot accompagnait ces paroles d'un sourire sarcastique et moqueur.

— Hier aussi, seigneur de Mujot, aussi vrai que vous parlez au sire de Venthône, reprit fièrement Guillaume, qui commençait à sentir l'indignation sourdre en son cœur.

— Au damoiseau de Venthôme, soit ! objecta le vidomne, en scandant tous ses mots ; le hasard est une heureuse chose et parfois un précieux complice.

Ce disant, l'orgueilleux seigneur pirouetta, fit signe à sa fille de le suivre, et reprit le chemin de son manoir, suivi du valet et du chien, qui s'en allaient la tête basse et paraissaient tout morfondus.

Quant à Guillaume, il était resté cloué sur place, partagé entre la douleur de se voir si brutalement séparé de celle qu'il aimait plus que jamais, et la colère où l'avait jeté l'insolence du vidomne et l'humiliation qu'il avait voulu lui infliger en le traitant de damoiseau.

« Damoiseau ! Damoiseau ! » se répétait le bouillant jeune homme, oui, je le suis encore, c'est vrai, mais il ne tient qu'à moi d'être chevalier, et, pour l'amour de Marguerite, je le serai bientôt ! »

Le châtelain de Mujot et sa suite avaient disparu dans le chemin creux. Seul en ce lieu désert et triste maintenant, et désormais si cher à son cœur, Guillaume sentait la noire mélancolie l'envahir et de sombres pensées surgir en foule dans son âme.

Il se rassit sur cette mousse qui portait

encore l'empreinte de ses pas, à elle, la pervenche des bois ; il la sentait encore à ses côtés, si belle dans sa frêle jeunesse ; il entendait encore sa douce et timide voix, s'enivrait de ses yeux bleus, de son divin sourire.

Ce paisible recoin des bois était désormais sacré pour lui ; il avait été le berceau de son premier amour, et peut-être... la tombe !

« Non ! jamais ! — exclama le jeune seigneur, — un amour plus ardent que le soleil et plus pur que les cieux ne meurt pas ainsi, au premier souffle de l'aquilon ! Non ! il vivra, ou je mourrai avec lui ! » — Et, arrachant une poignée de mousse en souvenir de ce lieu béni, témoin de sa plus noble passion, il reprit, d'un pas ferme et résolu, le sentier solitaire de Venthône.

Les évènements allaient se charger de combler une partie de ses vœux et la destinée de briser ses plus chères espérances.

Le schisme qui partageait alors la chrétienté entre le pape légitime Alexandre III et

Victor III, son compétiteur, divisait aussi le Valais en deux parties (1150-1157).

L'évêque de Sion, Louis, reconnaissait l'anti-pape Victor, ce dont Alexandre III se plaignit amèrement, dans une bulle adressée à Amédée de la Tour, successeur de Louis, à l'évêché de Sion.

Rodolphe, abbé de Saint-Maurice, par contre, soutint énergiquement les droits du pape légitime, et encourut la disgrâce de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse, le fauteur du schisme.

Barberousse, successeur de Conrad III au trône d'Allemagne, avait répudié sa première femme pour épouser Béatrix, héritière de Bourgogne.

Le pape Adrien IV lui exprima son désaveu, et la bonne entente cessa entre l'autorité ecclésiastique et le pouvoir séculier. La scission se fit après la mort d'Adrien.

En ce temps-là, les ducs de Zæringen avaient obtenu des empereurs d'Allemagne la lieutenance du royaume de Bourgogne

dont le Valais faisait partie, et Frédéric I^{er} céda au duc Berchtold IV l'avouerie des évêchés de Genève, de Lausanne et de Sion.

Ce nouveau maître, qui n'avait ni la langue ni les mœurs du pays qui lui était soumis, mécontenta vivement ses nouveaux sujets, et, les évêques des trois diocèses prétendant ne relever que de l'empire, refusèrent de recevoir l'investiture de la main d'un seigneur particulier.

Les Valaisans ne pouvaient supporter non plus d'être placés sous l'autorité d'un prince dévoué à l'empereur excommunié.

Ce fut la première fois, depuis la domination romaine, que les Valaisans durent recourir aux armes pour la défense de leurs libertés.

Berchtold IV, voulant punir les mutins, résolut de les soumettre par la force. Il arriva dans le Haut Valais en 1182 à la tête d'une forte armée, mais il fut complètement battu à Münster, en Conches.

Pour venger cet échec, il revint à la charge,

deux ans plus tard, traversa la montagne à l'improviste et surprit les rebelles près de Sierre, où le sang coula abondamment.

Au nombre des seigneurs valaisans qui prirent part à ces combats acharnés, se trouvaient les sires de Venthône et le vidomme de Mujot.

Ils se battirent comme des lions, et, sous leurs lourdes armures, paraissaient invincibles. Ils purent regagner leurs castels, couverts de blessures, mais sans encourir l'humiliation infligée aux Valaisans par le vainqueur, de prêter serment de fidélité, au lieu dit le *Sable Noir*, près de Sierre.

Dans le feu de la mêlée, le seigneur de Mujot, cerné de toutes parts, faillit tomber sous les coups de l'ennemi. Il ne dut son salut qu'à l'arrivée soudaine d'un jeune chevalier qui, avec sa lourde épée, semait la mort autour de lui.

Ce chevalier, armé avant la bataille, c'était Guillaume de Venthône.

Rentré tout seul en son castel, le seigneur

de Mujot dit à sa fille : « Si je suis encore en vie, c'est au damoiseau de Venthône que je le dois, il s'est conduit envers moi comme un preux chevalier ; que Dieu lui en bâille reconnaissance et que sa volonté soit faite ! »

Marguerite en entendant ces paroles, conçut une profonde joie. — « Mon père, — répondit-elle, le fait que Guillaume de Venthône vous a sauvé la vie me le rend doublement cher, et je prie Dieu, de tout mon cœur, de l'en récompenser. »

Le lendemain, Guillaume de Venthône avait une forte fièvre. Les blessures qu'il avait reçues à la bataille lui avaient fait perdre beaucoup de sang, qui s'était coagulé dans son armure.

Le seigneur de Mujot l'apprit, mais, blessé lui-même, quoique peu gravement, il ne put sortir et envoya sa fille au chevet du malade, pour lui apporter ses hommages et ses vœux.

Quand la damoiselle de Mujot arriva au manoir de Venthône, Guillaume était dans le délire ; sur ses lèvres décolorées errait le

nom de Marguerite ; il parlait de la forêt, de la mousse, des fleurs, et, par instant, il fredonnait une romance :

Et le doux temps or se renouvelle
Et esclarcit ceste douce flourette...

Marguerite, le cœur étreint par l'angoisse, se mit à pleurer.

Ce beau visage impassible que la fièvre empourprait, ces yeux à demi voilés, qui la regardaient sans la connaître, ces mots entrecoupés qui jaillissaient de ses lèvres à travers une écume sanguinolente, comme les derniers échos d'une ballade, tout celà, elle le pressentait, c'était le prélude de la mort.

Tout à coup le malade laissa errer ses regards autour de lui ; les voiles qui recouvraient sa vue étaient tombés, soudainement. Il poussa un faible cri : « Marguerite ! », prit les mains de la jeune fille qu'il pressa fiévreusement sur son cœur ; des larmes coulèrent de ses yeux, puis il retomba, inerte, sur sa couche, le front glacé, il était mort.

Le surlendemain, on enterrait le chevalier Guillaume dans le chœur de l'église de Venthône, et, tôt après, la damoiselle de Mujot prenait le voile dans un couvent d'Augustines du pays de Savoye.



LE PETIT PATRE DE BALTSCHIEDER



Le petit pâtre de Baltschieder

La Bourgogne, dont le Valais faisait partie, passa sous le sceptre des empereurs allemands, par donation de Rodolphe III, roi d'Arles, à son gendre Henri II en 1016, puis par l'investiture qu'il donna à son neveu, Conrad le Salique, en 1032¹, par la remise de la lance et de l'anneau de Saint-Maurice.

C'était le temps où la trêve de Dieu² fut proclamée en Helvétie pour restreindre autant que faire se pouvait, les querelles et

¹ La possession effective du trône n'eût lieu qu'après la mort de Rodolphe en 1032.

² « Treuga Dei ».

prises d'armes continuelles sanctionnées par le droit du plus fort ; le temps des cartels provocateurs aux combats en champs-clos, celui des « jugements de Dieu ¹ » tenant lieu d'œuvre de justice, où l'on put voir un jour l'impératrice sainte Cunégonde recourir à cette épreuve pour prouver sa fidélité conjugale (1024).

Les Valaisans voyaient de fort mauvais œil les orgueilleux Zæringen régner sur leur pays. Prétendant ne relever que de l'empereur, ils se révoltèrent contre le duc et le battirent à Münster en Conches (1182). Berchtold IV mourut. Son fils Berchtold V lui succéda. Il requit des Valaisans hommage de fidélité dans les champs de Louèche en 1186. Ce nouveau maître, aventureux et chevaleresque, ne rêvait qu'aux moyens d'étendre sa puissance.

Sur ces entrefaites, l'empereur Barbe-rousse emmena son lieutenant Berchtold en

¹ « Ordalia ».

Terre-Sainte, pour prendre part à la troisième croisade. Les Valaisans en profitèrent pour obtenir d'Henri VI, fils de Barberousse, qui gouvernait pendant l'absence de son père, que l'évêché de Sion relèverait désormais directement de l'empire.

A son retour de Jérusalem, Berchtold ne voulut pas reconnaître le diplôme impérial qui le dépouillait de son avouerie, qu'il considérait comme un patrimoine héréditaire.

Il résolut en conséquence de faire respecter ses prétendus droits par les armes, et, en avril 1211, feignit une attaque par la Gemmi pour châtier les rebelles, tandis que le gros de ses troupes, qu'il commandait en personne, s'engagea dans les gorges de la Lenk et tenta d'entrer en Valais par le passage du Rawyl, au dessus du village d'Ayent.

Les Haut-Valaisans, soutenus par les vassaux du comte de Savoie, escaladèrent les rochers abrupts qui dominant le col étroit de la montagne et assaillirent l'ennemi en faisant rouler sur lui des blocs de rochers et

des troncs d'arbres qui jetèrent la panique dans ses rangs et l'obligèrent à se retirer en hâte.

La retraite se fit par la forêt de Chèserond, au lieu dit le Pas de l'Ours, où l'on montre encore aujourd'hui l'étroit passage à travers rocs, par lequel les fuyards durent défiler.

Furieux de cet humiliant échec, Berchtold lève une nouvelle armée et reparait bientôt sur le Grimsel, avec 13,000 hommes. Il pénètre, à travers la neige, dans la vallée de Conches, mettant tout à feu et à sang sur son passage.

L'évêque de Sion, Landri de Mont, avait été averti à temps des projets du duc de Zæringen. A la tête de quelques mille Valaisans, il marcha au-devant de l'ennemi qu'il rencontra non loin du village d'Ulrichen.

Avides de libertés, enflammés par la présence de leur évêque, voulant en finir enfin, avec un oppresseur dont ils ne veulent pas, les Valaisans se battent comme des tigres en fureur et infligent à l'ennemi une sanglante

défaite. Berchtold fuit une nouvelle fois à bride abattue avec le reste de ses soldats, mais en jurant qu'il ne tarderait pas à se venger de ces grossiers paysans plus impétueux que leurs torrents et plus rudes que leurs rochers.

Au milieu de l'an 1212, Zæringen tenta plusieurs incursions dans le Haut-Valais, par des chemins inconnus, à travers la montagne, et arriva un beau jour dans la vallée de Lœtschen sans rencontrer aucune résistance, mais en pillant tout ce que les soldats trouvèrent sur leur passage.

Le but de Berchtold était de fondre sur Viège, puis de prendre Brigue, clef de toute la vallée de Conches, où le duc rêvait de pénétrer afin de se venger de sa défaite d'Ulrichen, de telle manière que toute nouvelle révolte fût impossible.

Dans ce dessein, les troupes de Zæringen quittent le Lœtschenthal et entrent dans la petite vallée de Baltschieder, d'où ils gagneront celle du Rhône.

Sur l'alpe verdoyante du romantique val-lon, un grossier chalet de mélèze bruni dresse son toit conique d'où s'échappe un filet de fumée bleue qui monte doucement vers le ciel. Au sein des gras pâturages, un troupeau paît en liberté, sous la garde d'un pâtre de quinze ans.

L'enfant a vu, de loin, briller des armes et flotter des bannières, il entend comme un grondement sinistre de clameurs menaçantes ; il pressent qu'un danger menace sa patrie, qu'un nouvel ennemi veut l'envahir.

Il jette un coup d'œil d'angoisse sur les masses qui s'avancent, son cœur bat avec force, une pensée impérieuse traverse son cerveau : partir pour donner l'alarme.

Prompt comme la flèche, il quitte son troupeau, court par monts et vaux dans la direction de la vallée du Rhône, escalade les hauts rochers qui dominant le hameau de Balt-schieder et, de la trompe qu'il porte en sautoir, lance de tous côtés des sons prolongés et sonores, pareils à des appels désespérés.

Dans la plaine, on a entendu ce signal d'alarme bien connu des patriotes, on l'a répété au loin, d'étape en étape, et les paysans ont tout quitté, foyers et champs, pour voler aux armes, se réunir en masse, et attendre l'envahisseur.

Celui-ci, qui débouche précipitamment vers Rarogne, est surpris par les Valaisans que la rage emportait comme un ouragan, et en peu de temps fut complètement battu.

Tout ce qui ne fut pas taillé en pièces se hâta de regagner la vallée de Baltschieder et de fuir vers Lauterbrunnen par le col du Petersgrat. Le dernier des Zæhringen était définitivement chassé du pays.

Heureux d'avoir pu avertir à temps ses compatriotes du péril qui les menaçait, le petit pâtre retourna sans méfiance auprès de son troupeau et se rendit au chalet pour y prendre ses repas.

A peine en eut-il franchi le seuil qu'il se sentit frapper violemment à la tête et qu'il alla rouler, tout étourdi, vers le foyer où, à

la crémaillère, était suspendue une grosse chaudière pleine de lait en ébullition.

L'enfant voulut se relever pour fuir ou demander grâce, mais deux brutes, appartenant aux troupes de Berchtold, et que la chronique de Viège appelle Unterwaldois, se saisirent de sa personne, et, malgré ses cris et ses supplications, lui arrachent ses vêtements, et le jettent, nu, dans la chaudière bouillante où il meurt bientôt, dans d'atroces souffrances.

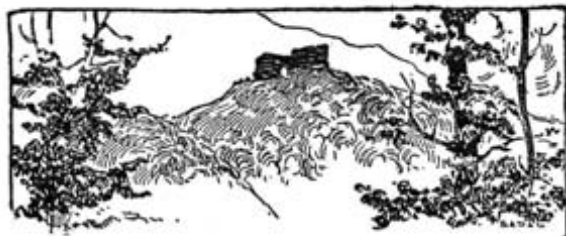
Cet humble héros n'eut pas de mausolée, l'histoire ne nous a même pas conservé son nom, mais son souvenir doit vivre et se perpétuer dans le cœur de tout bon patriote valaisan.

Quand les vainqueurs montèrent à l'alpage de Baltschieder, pour aller fêter ce héros de quinze ans à qui revenait l'honneur de la victoire, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre tuméfié et méconnaissable, mais dont le front portait l'auréole du martyr immolé sur l'autel de la patrie.

Héros obscur de l'alpe antique,
Pâtre vaillant de Baltschieder
Que la voix d'un minnesänger
Chante encor ta mort héroïque!



AIMON DE SAVOYE AU CASTEL DE CHOEX



Aimon de Savoye

au castel de Choëx

Sur le riant coteau de Choëx, et au levant de la mignonne église de ce village, dont le clocher blanc et svelte s'aperçoit de très loin, on voit encore quelques pans de murs ruinés, ensevelis dans l'herbe touffue d'une prairie.

Là s'élevait, en 1242, le castel d'Aimon de Savoye, fils du comte Thomas et de Marguerite de Faucigny, seigneur du Chablais, de Montorge, de Villeneuve, et apanagiste du Bas-Valais.

L'évêque Landri de Mont, prévôt de Lau-

sanne, occupait à cette époque le trône de Sion. Il venait de faire construire sur la colline de la Soie un château-fort destiné à défendre son territoire contre les attaques de la Savoye, dont les possessions s'étendaient jusqu'au pied de cette forteresse.

Pour répondre à cette mesure qu'il prit pour une menace, le comte Aimon bâtit sur une éminence rocheuse située au couchant de la ville de Sion, le château de Montorge, séparé de celui de la Soie par le petit vallon de Châtres.

Mais ce terrain appartenait à l'évêque qui protesta à bon droit contre cette violation de territoire.

Cette nouvelle querelle amena une prise d'armes le 15 juin 1233, qui aboutit à un traité par lequel Aimon s'engageait à démolir le château de Montorge et à reconnaître à l'évêque la juste possession de celui de la Soie. Les témoins de cette transaction furent Henry d'Alinge et Gui de Pontverre, gentilshommes de la cour.

Cette concession, que le comte de Savoye n'avait faite qu'à regret, mû surtout par la crainte d'une défaite d'armes, laissa au cœur d'Aimon un vif sentiment de colère et il jura de s'en venger à première occasion.

Voici comment il s'y prit. Le château de la Soie, résidence d'été de l'évêque de Sion, était alimenté d'eau par un ruisselet sortant d'une source, au pied de la colline, du côté du nord.

Un souterrain pratiqué dans le roc permettait aux serviteurs du prélat de se rendre à la source sans passer par la porte du château et faire baisser le pont-levis.

L'enceinte du manoir épiscopal renfermait bien une citerne, mais presque continuellement à sec, à cause des rares pluies qui tombaient dans le pays.

Aimon eut l'idée criminelle d'empoisonner la source dite d'Escandulins¹, et, secrètement, il chargea un de ses valets de jeter

¹ Chandolin.

dans le ruisseau, de telle manière qu'on ne le vît point, des bêtes en décomposition.

Heureusement pour l'évêque et pour ses gens, il y eut, tôt après, de grandes pluies qui remplirent la citerne de la Soie et firent qu'on n'eut plus recours à la source pour quelque temps.

Un jour qu'il faisait très chaud et qu'Aimon de Savoye campait devant la Soie, il chargea un de ses hommes d'armes d'aller lui chercher un broc d'eau à la Morge qui coulait à peu de distance.

Le soldat qui ignorait l'infection du ruisseau d'Escandulins, moins éloigné que la Morge, alla puiser à la source empoisonnée et porta le broc plein au comte qui, grandement altéré, but à longs traits et sans nulle méfiance.

Le lendemain, Aimon de Savoye avait la fièvre, et son corps se couvrait de pustules qui lui donnaient d'intolérables démangeaisons.

Un médecin mandé en hâte conclut à un

empoisonnement du sang et prescrivit au comte un traitement immédiat et rigoureux.

Ensuite de la déclaration de l'esculape, Aimon pensa qu'il avait peut-être bu de l'eau de la source d'Escandulins; cette idée l'affola, et pour s'assurer de la vérité, il appela le soldat qu'il avait chargé de lui en aller chercher à la Morge.

Le soldat qui ignorait tout, s'empressa de répondre que l'eau qu'il avait apportée à son prince était de celle de la source même d'Escandulins, qu'il avait cru préférable à celle de la Morge.

Aimon devint cramoisi, puis il hurla : « Vil fainéant, je t'avais envoyé à la Morge, pour chercher cette eau, et non à Escandulins, tu vas apprendre comment est puni un félon du comte de Savoye ! » — ce disant, Aimon levait son épée, et, d'un formidable coup, il étendait le malheureux et innocent soldat, mort à ses pieds.

Le mal ne tarda pas à empirer chez le comte, qui dut quitter son armée pour suivre

le traitement que lui avait ordonné le médecin.

Il s'en fut en son castel de Choëx, où, voyant chaque jour la maladie s'aggraver, Aimon tomba dans une prostration effrayante.

Son corps n'était bientôt plus qu'une plaie hideuse, et le bruit se répandit dans le pays que le comte de Savoye avait la lèpre.

Il passait ses jours enfermé dans la cour de son château, isolé de toute autre habitation, et que gardaient deux serviteurs et deux féroces lévriers.

Il passait ses nuits dans un petit bois voisin, se roulant sur la mousse et les ronces, qu'il remplissait de ses imprécations et de sourds gémissements.

Un jour, un pèlerin errant vint frapper à la porte du château de Choëx.

Les deux lévriers qui, d'habitude, poussaient des hurlements épouvantables, si quelqu'un tentait de s'approcher du castel, ne dirent rien cette fois, mais, au contraire, s'approchèrent doucement du visiteur qui

portait le froc des Bernardins, et lui léchèrent les mains, à la grande stupéfaction des serviteurs ahuris.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? lui demandèrent les valets.

— Je suis un disciple de saint Bernard, et je désire voir mon auguste maître, le comte Aimon de Savoye.

— Il est malade.

— C'est la raison qui m'amène.

— Il ne peut recevoir personne.

— Et cependant il me recevra.

— Que lui voulez-vous ?

— Sa guérison.

Le valet allait continuer son interrogatoire quand une voix éraillée hurla : « Laissez donc entrer ce visiteur ! par saint Théodule qu'il soit le bienvenu, s'il vient me guérir ! »

Le Bernardin leva la tête et vit, à une fenêtre, le visage horriblement ravagé du pauvre lépreux.

Le pèlerin entra en murmurant des prières pour le malade.

Un instant après, il se trouvait face à face avec son prince qui lui parut plus misérable que le dernier de ses sujets.

Aimon était nu ; c'est ainsi qu'il demeurerait presque continuellement, se faisant frictionner le corps avec des huiles aromatiques, par ses serviteurs qui ne le faisaient qu'avec un profond dégoût et les mains enveloppées de linges imperméables.

Il ne pouvait supporter aucun vêtement, car il en éprouvait des démangeaisons telles qu'il se labourait le corps de ses ongles.

Le comte s'assit sur un escabeau, en face du religieux, et, dans un accès de désespoir, se mit à pousser de sinistres sanglots. Il quitta ensuite son siège et se promena autour de la chambre en proférant des lamentations et en se frottant les membres contre les parois.

— Qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il me frappe ainsi ! s'écria-t-il, dans un accès de fureur épouvantable ; est-ce donc pour la

faire souffrir ainsi qu'Il a créé la créature à Sa ressemblance ! Que dis-je ! malheureux ! Dieu est grand, Dieu est bon, mais Dieu est juste ; Il me punit et Il a raison !

Le pèlerin, tremblant, étendit la main vers le malade et lui dit :

— Au nom du Dieu tout-puissant et de saint Bernard, son disciple, mon illustre prince, daignez vous asseoir et m'écouter !

Aimon se tut incontinent, s'assit et écouta.

— J'ai ouï, seigneur, le récit de vos douleurs et de vos plaintes, et, touché de compassion, comme le bon samaritain, je suis venu à vous pour vous soulager.

A ces mots, Aimon bondit de son siège, et, reprenant sa course fiévreuse autour de la chambre, il recommença à sangloter en s'écriant :

— Jamais vous ne me guérirez le corps, qui est incurable, mais, au moins, sauvez mon âme qui est plus malade que mon corps, et que vous avez peut-être le pouvoir de sauver !

Alors le moine sortit de son froc un Christ qu'il portait suspendu à une chaîne de fer, et d'une voix douce et grave, il dit :

— Seigneur, veuillez vous mettre à genoux et me confesser ce qui cause votre si grand trouble ; la bonté et la miséricorde de Dieu sont infinies, le ciel daignera exaucer mes prières et mettre un terme à tous vos maux.

Le prince s'approcha d'un pas lent et vint se jeter à genoux aux pieds du religieux. Puis il parla :

— Mon ambition et ma colère m'ont poussé un jour à faire empoisonner par un de mes valets le ruisseau d'Escandulins qui alimente le château de la Soie, dans l'intention de faire mourir l'évêque de Sion et ses gens ; puis, dans la colère, j'ai tué d'un coup d'épée un de mes soldats qui, ignorant tout, m'apporta de cette eau à boire, alors que je l'avais chargé de m'en aller chercher à la Morge. Ce sont ces deux crimes, connus de tous mes sujets, qui rongent mon âme plus encore que la lèpre qui me dévore, et qui

n'est que le juste châtement de mes fautes !
Mon père, ayez pitié de moi !

— Cette maladie qui vous afflige, mon fils,
— répondit le moine, — c'est, en effet, l'expiation de vos fautes, car rien, devant la justice divine, ne peut rester impuni ; c'est une grâce que le Ciel vous a faite de souffrir sur cette terre, car cette souffrance dégage votre âme de ses souillures et vous ouvre les portes de l'éternité !

Après qu'il eut parlé, le Bernardin entra aussitôt en prières ; il appela sur l'illustre malade le pardon et la miséricorde de Dieu, puis, d'une voix forte, prononça les paroles sacramentelles de l'absolution.

Au même instant, une clarté céleste illumina toute la chambre ; le moine, tombé en extase ne put que dire : « Aimon de Savoye, Dieu a été touché de votre repentir et vous a pardonné. »

Quand le religieux se releva de son siège, il vit que le comte, à genoux, ne bougeait plus ; il l'appela à maintes reprises, mais rien

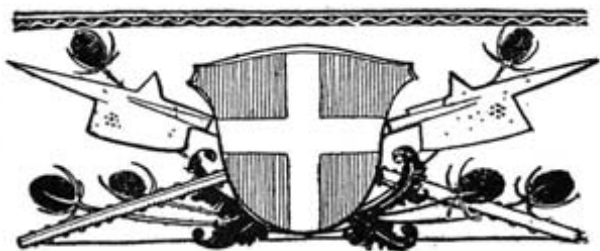
ne répondit dans le silence sépulcral du castel, le comte était mort, délivré à la fois de tous ses maux.

Dans la cour, les lévriers faisaient entendre des gémissements plaintifs, tandis que les serviteurs qui avaient tout vu et tout entendu, levaient les bras vers le ciel, en criant au miracle.

Et le bon pèlerin, l'âme remplie d'une sainte joie, s'en retourna à son monastère en louant le Seigneur.



PIERRE DE SAVOYE



Pierre de Savoye, comte de Romont, dit le petit Charlemagne

Pierre de Savoye, fils du comte Thomas, avait reçu le Bas-Valais en apanage, de son père, le prince Aimon, mort lépreux, à Choëx en 1242.

Henri de Rarogne, neveu du grand bailli Guischard, était alors évêque de Sion. C'était un prélat belliqueux, qui avait rêvé de terrasser pour toujours un ennemi avec lequel ses prédécesseurs avaient eu de continuels démêlés, et dont la suzeraineté était une humiliation pour le siège épiscopal.

L'évêque profita, pour cela, de l'absence de Pierre de Savoye, retenu en Angleterre, à la cour de son neveu Henri III.

Un différent venait de s'élever entre l'empereur Frédéric II et le pape Grégoire IX, cette célèbre querelle des Guelfes, partisans du pape, et des Gibelins, dévoués à l'empereur. Ce dernier fut excommunié et les princes allemands élurent à sa place Guillaume de Hollande.

La Savoye tenait le parti de Frédéric, l'évêque de Sion, celui du pape et de l'anti-roi.

Guillaume de Hollande, pendant qu'il tenait les rênes de l'empire, donna à l'évêché de Sion un diplôme portant pleins pouvoirs de s'emparer des terres de Savoye, et envoya en Valais, comme gouverneur, le chevalier Eberhard de Nidau, qui, sous prétexte de régir un fief dévolu à l'empire, devait diriger la conquête du Bas-Valais et du Pays de Vaud.

Eberhard était un seigneur fier et hautain, qui, maintes fois, avait fait jeter en prison et

rançonné les ambassadeurs des comtes de Savoie.

De retour d'Angleterre, Pierre en conçut une violente colère et jura, sur sa bonne épée, de punir tous les affronts faits à sa maison, et d'en tirer une éclatante vengeance.

A cet effet, Amédée IV, son frère, entra dans le Valais par la Tarentaise et la vallée d'Aoste, tandis que, de son côté, Pierre, qu'on avait surnommé le Petit Charlemagne, à cause de son esprit chevaleresque et de ses conquêtes, se jetait sur le Chablais.

Eberhard de Nidau appela à son secours les hommes du Haut-Valais qui arrivèrent au nombre d'environ 3000.

On était au printemps de l'an 1250 ; le temps était doux, l'air rempli des parfums des champs et des bois, et les « minnesängers » couraient déjà les châteaux, chantant des lais¹ d'amour où des hymnes guerriers, sous les fenêtres des gentes châtelaines.

¹ Lieds, poèmes lyriques du moyen-âge.

Les Haut-Valaisans allèrent camper vers les rochers de Bret, non loin de Saint-Gingolph, forteresse naturelle qui paraissait imprenable. Ils étaient sûrs de la victoire et ils l'eussent sans doute remportée sans le funeste voisinage des coteaux des Evouettes, dont le vin déjà fameux en ce temps-là, tenta les soldats de l'évêque, habitués au dur « vin de païens » des ravins de Visperterminen (Heidenwein). Ils en firent de copieuses libations, et, sans crainte ni méfiance, ils attendirent l'ennemi, de pied ferme.

Mais les Savoyards ne venaient pas, sans doute ils avaient peur, et l'on pouvait en toute sécurité, dormir un petit somme, à l'ombre des rochers.

Le vin généreux des Evouettes livra une partie de ces braves aux bras caressants de Morphée, et bientôt le camp retentissait du ronflement sonore de plus de mille poitrines.

Tout à coup, dans la plaine de Port-Valais, on aperçoit une armée qui arrive en

bon ordre, on voit flotter au vent et briller au soleil, bannières, casques et panaches ; bientôt on perçoit les cris de guerre de l'ennemi qui arrive au galop.

Un rugissement formidable secoue tous les dormeurs, les trompes résonnent dans le camp valaisan, les soldats s'éveillent péniblement, la tête lourde ; ils saisissent leurs lances, leurs massues et leurs morgenstern, puis, pris de panique en se voyant cernés, se dispersent de tous côtés.

Les troupes de Savoye arrivent, fondent sur l'adversaire, qui, en face du danger, se ressaisit et fait face à l'ennemi.

Ce fut un corps à corps terrible, une épouvantable tuerie, un affreux carnage.

Les Valaisans se battirent en héros, mais malgré leur vaillance et leur farouche désespoir, ils furent écrasés par le nombre, et leur chef, Eberhard de Nidau, couvert de blessures, mordit la poussière.

Que s'était-il donc passé pour que l'armée

savoyarde, au lieu d'arriver par la route de Thonon, comme on le croyait, se trouvât sur les derrières des Valaisans ?

C'est que Pierre de Savoye, en voyant l'ennemi protégé par les roches de Bret, jugea l'attaque impossible de ce côté-là. Il fit alors passer secrètement la moitié de ses troupes par la vallée d'Abondance, le col de Morgins et Monthey. De cette façon, les Valaisans étaient pris entre deux haies de de fer, et, surpris dans leur fausse sécurité, se voyaient fatalement voués à une défaite complète.

Le petit Charlemagne « en fut moult content, il descendit alors de son chival et mist genoilz à terre et loa Dieu par fondement. »

Enivré par ce premier succès, le comte fit irruption dans le Valais, où il passa en triomphateur, sans rencontrer de résistance.

Il franchit la Morge et mit le siège devant Sion qui se défendit de son mieux, mais ne tarda pas à tomber aux mains de l'ennemi, de même que Loèche, Viège et toute la vallée

de Conches, jusqu'aux sources du Rhône.

Les célèbres manoirs de Mangepan et de Dierrenberg, au comté de Mœrell, furent assiégés, pris et détruits. Mais ce ne fut pas sans peine, et les seigneurs qui les défendaient firent payer chèrement leur vie.

Ils étaient quatre, tous de taille gigantesque et de grande vaillance.

De la cour du château de Mangepan où ils s'étaient rassemblés, les farouches seigneurs avaient aperçu le comte Pierre entouré d'une escorte de brillants chevaliers, et, au mépris du plus grand danger, résolurent de l'attaquer et de débarrasser le pays de ce redoutable adversaire.

Montés sur leurs gros destriers, couverts de lourdes armures, les quatre sires de Mœrell l'épée haute, s'élancèrent à l'assaut. Leurs lances vont s'émousser sur les boucliers des chevaliers savoysiens, les chevaux se heurtent, les chanfreins étincellent, les espadons se brisent sur les casques panachés qui roulent à terre, les haches volent sur les

têtes, le sang jaillit sur les cuirasses reluisantes, des cris sauvages remplissent la vallée, c'est un combat de géants qui, tous, veulent vaincre ou mourir.

L'escorte du comte se décime et se reforme, les quatre seigneurs conchards paraissent invincibles ; Pierre de Savoie est serré de près, il va tomber sous les coups de ses agresseurs, quand, du haut des rochers de Riederalp, d'énormes blocs roulent avec fracas, écrasant sous leur poids formidable les quatre sires de Mœrell, héros pareils à ceux de l'Illiade, et dont les noms ont passé à la postérité et survivront longtemps encore aux ruines de leurs castels disparus.

Le petit Charlemagne, qui avait vu la mort de si près, fut tout heureux de se trouver encore en vie.

Il jugea toutefois prudent de ne pas prolonger son séjour en Conches et partit à grandes chevauchées pour rentrer dans ses Etats.

A son passage à Saint-Maurice, il reçut de

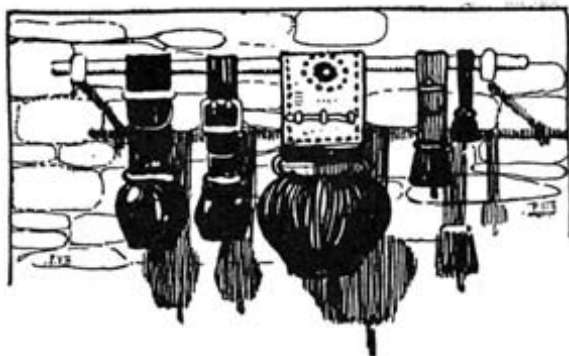
l'abbé Nanthelme un des anneaux du saint martyr, qui fut longtemps, dans la maison de Savoye, le signe d'investiture de ses Etats.

Cet hommage n'empêcha pas le Petit Charlemagne de revenir deux fois à la charge, et d'infliger quelques années plus tard à Henri de Rarogne de nouvelles et ruineuses défaites.

Un traité qui eut lieu au mois de septembre 1260 entre les deux adversaires fixa la Morge de Conthey comme ligne de démarcation des deux Etats. Les arbitres en furent, pour l'évêque, l'archevêque de Tarentaise, et les abbés de Saint-Maurice et de N. D. des Alpes (Aigle) ; pour le comte de Savoye, les seigneurs de Kybourg, de Strættingen, de Locarno, et Rodolphe, comte de Gruyère.

Tout cela ne réussit pas à ramener complètement la paix entre l'évêché de Sion et la maison de Savoye ; il fallut la mort du Petit Charlemagne, survenue en 1268, pour mettre un terme à ces luttes sanglantes et continuelles.

LA BATAILLE DES SOUPIRS



La bataille des Soupîrs

C'était en 1318.

Aimon de Châtillon, gentilhomme de la vallée d'Aoste, venait de monter sur le trône épiscopal de Sion, qu'il avait trouvé terriblement endetté.

Des guerres incessantes mettaient la mense capitulaire dans l'impossibilité de réparer ses églises et ses châteaux dévastés.

L'évêque, pour faire face à ses lourdes charges, décréta une imposition payable pendant cinq ans par toutes les prébendes, même ecclésiastiques.

La noblesse, elle, qui eut toujours la prétention de vouloir se mettre hors la loi, n'entendit pas se soumettre à cette nouvelle charge et demanda à en être exemptée.

L'évêque refusa et il fit bien.

Son prédécesseur, Boniface de Challant, avait eu déjà fort à lutter contre cette turbulente noblesse à la tête de laquelle se trouvaient les orgueilleux seigneurs de la Tour.

Le prélat s'était par contre ménagé la faveur du peuple, en lui accordant des libertés et des franchises. De telle sorte que si d'un côté les nobles cherchaient par tous les moyens possibles à arracher à l'évêque les prérogatives de sa puissance temporelle, celui-ci pouvait, en toute occurrence, compter sur le peuple pour le soutenir dans les luttes inévitables qui allaient s'en suivre.

En 1294, Boniface de Challant avait été attaqué à Loèche par 11,000 rebelles commandés par Pierre de la Tour ; il ne dut son salut qu'à la valeur des paysans dévoués à leur prélat. Mais les vaincus, violant tous les

engagements pris, allèrent assiéger l'évêque dans son château de Tourbillon. Mal leur en prit car ils furent battus une seconde fois et exécutés sans merci. Ce fut dans ces circonstances que l'un des rebelles, le chevalier Anselme de Saxon, fut décapité à Sion, sur le Grand-Pont; ses propriétés furent confisquées (30 avril 1300).

Dans de telles conjonctures l'avènement d'Aimon de Châtillon se présentait sous les plus sombres couleurs.

Le digne prélat ne se dissimulait nullement les responsabilités de sa lourde tâche, mais il entendait bien, comme son énergique prédécesseur, ne pas se laisser dominer par la faction séditeuse.

La lutte serait chaude, mais il avait pour lui Dieu, son droit et son peuple.

Sur ces entrefaites, Jean Bergmann, seigneur de Mans, avait construit dans la vallée des Bœys, non loin des sources chaudes de Loèche, une tour de défense en cas d'invasion des Bernois. Ceux-ci en prirent om-

brage et prétendirent voir dans cette tour une menace à leur adresse. Un conflit ne tarda pas à éclater entre les gens de Frutigen et leurs voisins valaisans.

Les de la Tour, qui ne pardonnaient pas à l'évêque d'avoir affranchi nombre de serfs du joug de la servitude, se mirent du côté des mécontents, et, traîtres comme ils le furent constamment envers leur pays, ils se coalisèrent avec leurs amis, les seigneurs de l'Oberland.

Il en fallait peu, à cette époque où primait le droit du plus fort, pour prétexter un grief et en arriver aux mains.

Les barons de Weissenbourg, de Wimmis, de Bonnwyl, de Wädenswyl, de Strassberg, de Rinckenberg, de Kybourg et les comtes de Gruyère se joignirent aux de la Tour, et, franchissant la Gemmi, avec une armée considérable, pénétrèrent dans le Valais, et envahirent la vallée des Bœys¹.

¹ Quelques historiens portent l'effectif de leurs troupes à 40.000 hommes.

Ils brûlèrent tout sur leur passage, occupèrent le bourg de Loèche et arrivèrent sans encombre dans la plaine du Rhône, entre la Souste et Tourtemagne.

Les Valaisans avaient été avertis de l'approche de l'ennemi par des bergers d'Albinen qui avaient donné l'alarme, au son des trompes, en courant, de village en village.

On était au mois d'août de l'an 1318. Il faisait une chaleur torride et tout le monde était à la moisson.

Les Valaisans, au nombre de plusieurs mille, venus des vallées les plus reculées, allèrent se poster derrière une forêt située au dessus du bourg de Loèche, d'où ils pourraient prendre l'ennemi à dos. Une invincible ardeur les animait, car ils savaient qu'ils luttaient à la fois pour leur évêque et pour leurs libertés, et ils préféreraient tous mourir que de voir leur patrie passer sous le joug de la domination étrangère.

Comme des torrents se précipitant des

montagnes, des renforts ne cessaient d'arriver pour grossir les rangs des patriotes.

Midi venait de sonner au clocher de Loèche quand le premier choc se produisit, et c'est aux sons de l'airain sacré que le carnage commença.

Pareils à des lions, les Valaisans se ruent à l'improviste dans le camp des Bernois ; ils fondent sur l'ennemi et frappent sans merci.

Les Oberlandais, surpris par la rapidité et la vigueur de l'attaque se rendent bientôt compte que leur situation est désespérée ; ils veulent rendre les armes et implorent la clémence des Valaisans.

Mais les patriotes voyant fumer leurs villages incendiés et leurs champs dévastés, furent sans pitié ; aveuglés par la colère et sûrs de la victoire, ils frappent sans relâche, et, bientôt, de cette brillante armée, de tous ces seigneurs cuirassés et de leurs fiers alliés, il ne reste plus qu'un monceau de cadavres et des ruisseaux de sang, d'où s'échappent des cris de douleur qui réveillent tous les échos.

Le Rhône eut sa part aussi de cette horrible moisson, vrai festin de la Mort, dont les débris fumants voilèrent un instant les yeux du vainqueur.

Il fallut plusieurs jours pour ramasser les cadavres des vaincus ; on les enterra, par milliers, dans les champs de Gampenen, où l'on éleva un peu plus tard, en leur mémoire, une chapelle qui existe encore aujourd'hui, triste et solitaire, dans cette plaine fameuse dans les fastes héroïques du Valais, et qui s'appela, dès ce jour, la prairie des Soupirs.

Au nombre des patriotes valaisans qui prirent part à la bataille, se trouvait le baron de Grandis, de Loèche, dont le château se trouvait situé sur les rochers qui dominant le Rhône, en face de la Souste.

Le baron de Grandis était veuf. En quittant son manoir pour se joindre aux soldats de l'évêque, il y laissait sa fille unique, Béatrice, à la garde d'un vieux serviteur.

En son absence, deux soldats oberlandais pénétrèrent dans le château, en tuèrent le

gardien, firent main basse sur l'argenterie et tout ce qu'ils purent emporter, puis, saisissant la jeune Béatrice, alors âgée de vingt ans, ils lui passèrent une courroie autour du cou et la pendirent aux branches d'un pommier. Puis ils s'enfuirent à toutes jambes dans l'intention de rejoindre la troupe.

De la fenêtre de son chalet, un jeune pâtre du nom d'Ulric Vicar, avait assisté, frémissant de rage, à cet acte de sauvagerie. Il s'arma de sa fronde et s'élança hors de sa maisonnette. Son premier soin fut de délier la jeune baronne qui vivait encore, la courroie ayant été contenue par un cercle d'or que la châtelaine portait autour du cou, caché sous la ruche de son mantelet.

Le pâtre emporta la jeune fille évanouie dans son chalet, recommanda à sa mère de lui donner tous les soins dont elle avait besoin, et repartit en hâte à la poursuite des fugitifs.

Posté sur un rocher, la fronde armée, le courageux berger attendit que les deux sou-

dards fussent arrivés dans le sentier où ils devaient infailliblement passer pour regagner leur camp.

Tout à coup, il les aperçoit, à quelques toises au dessous de lui. Il vise, lance sa fronde, la pierre siffle, un des soldats tombe, frappé à la tête. Le second ne sait d'où vient ce coup inattendu ; il jette un coup d'œil de tous côtés, lève les yeux, et tombe soudain, comme foudroyé, le front sanglant.

Puis le brave Vicar, qui ne veut pas abandonner sa mère, retourne au chalet, dont son père lui a confié la garde pendant qu'il va combattre dans les rangs des patriotes.

Grâce aux bons soins de la paysanne, Béatrice de Grandis a repris ses sens. Elle repose, encore tremblante, sur un escabeau, attendant des nouvelles de son père bien-aimé, qui, sur le champ de bataille, agonise peut-être en pensant à elle.

Vicar la rassure. Du haut du rocher de Rynacker, il a vu la défaite de l'ennemi, il va partir à la rencontre des vainqueurs, et

bientôt il reviendra lui annoncer la victoire et le salut de son vénéré père.

— Merci, Ulrich, je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie et que vous prenez encore souci de celle de l'être qui m'est le plus cher au monde ! — dit la jeune châtelaine d'une voix faible, en jetant sur le pâtre un regard de profonde reconnaissance.

Ulrich partit au galop, le cœur battant, sa fronde enroulée au poignet, et se dirigea vers le champ de bataille.

En route il rencontra les patriotes qui, de toutes parts, couraient annoncer la victoire. Bientôt il vit apparaître son père légèrement blessé à la main d'un coup d'esponçon. Après s'être jeté à son cou, il lui fit boire à sa gourde quelques gorgées de vin, et, tout en l'accompagnant au chalet, le mit au courant de ce qui s'était passé au château du baron de Grandis.

— Le seigneur de Grandis est légèrement blessé, dit le père, je l'ai vu quitter le champ de bataille en même temps que moi ; cours

à sa rencontre, dis-lui tout ce que tu m'as raconté au sujet de sa fille et amène-le, si possible, auprès d'elle.

Le baron de Grandis remontait péniblement le chemin rapide de Loèche, il était couvert de sueur et de poussière et boitait un peu. Un coup d'épée à la jambe lui avait ouvert le mollet.

La blessure n'était ni grave ni très douloureuse ; un pansement sommaire en avait arrêté l'hémorragie, un repos de quelques jours suffirait à la cicatriser.

Ulrich, son bonnet à la main, alla au devant du baron, le salua révérencieusement et lui raconta par le menu les faits qui s'étaient passés à son château en son absence et ajouta : « Damoiselle Béatrice vous attend chez nous, elle se porte bien et n'a de souci que pour vous ». Puis le pâtre remit au baron les clefs de son château qu'il avait emportées.

Lukas de Grandis était un des seigneurs les plus aimés du pays. Il avait perdu, de

bonne heure, sa vertueuse épouse, Eléonore de Clavibus, et, voulant rester fidèle jusqu'à la mort à celle qu'il avait tant aimée et dont le souvenir le suivait partout, il vécut seul en son manoir, avec sa fille unique sur qui toute son affection s'était reportée, et un serviteur dévoué qui lui tenait à la fois lieu de valet et d'intendant. Il était âgé de cinquante-cinq ans le jour où le pays vint faire appel à son patriotisme dans cette mémorable journée des Soupirs. Il n'avait pas hésité à tout quitter pour la défense de la patrie en danger.

En apprenant le triste événement dont son château avait été le théâtre, il déplora la fin tragique de son bon serviteur, et remercia la Providence de lui avoir conservé son enfant.

— Tu es un brave fils de patriote, — dit-il au jeune berger, — ma reconnaissance envers toi sera aussi longue que ma vie, tu me suivras au château, tu y remplaceras l'infortuné « Franzl », et je me chargerai de ton avenir.

Tout en devisant, les deux hommes arrivèrent au chalet de Vicar.

Béatrice s'élança au cou de son père, et après une longue et muette étreinte, elle lui raconta avec des larmes la mort affreuse du vieux serviteur, l'horrible conduite des deux soldats oberlandais à son égard, le courage et le dévouement d'Ulric, la bonté de sa mère qui l'avait soignée comme sa propre enfant, enfin la joie qu'elle éprouvait de retrouver son père bien-aimé, ce dont elle remerciait Dieu de toute son âme.

Tout à la joie de retrouver son enfant, Lukas de Grandis oublia un instant la vision sanglante du champ de bataille, où, après d'indescriptibles angoisses, tant de malheureux dormaient de leur dernier sommeil dans une boue de sang.

Il exprima à l'humble famille de paysans toute la reconnaissance dont son cœur débordait et déclara vouloir prendre à son service

le brave Ulric qui serait son ami et l'intendant de son château. Et, — conclut-il, — j'espère qu'un jour votre fils changera sa houlette de pâtre contre l'épée de l'écuyer.

Le baron de Grandis, après avoir été soigneusement pansé par la paysanne, regagna son château au bras de sa fille et accompagné d'Ulric, qui voulait assister le châtelain dans l'accomplissement de la pénible tâche qui l'attendait.

Le vieux « Franzi », le fidèle serviteur qui depuis plus de vingt ans servait son maître avec le dévouement d'un esclave, gisait inanimé, dans une mare de sang.

Un coup d'épée lui avait ouvert le crâne et il était mort sur le coup, sans souffrance, si ce n'est, en voyant apparaître les deux soldats, la crainte qu'ils ne fissent du mal à sa douce maîtresse, la gente Béatrice.

On donna à cette victime du devoir une sépulture digne d'elle, et, dès ce jour, Ulric demeura au château, dont il devint l'intendant dévoué et apprécié. Il fit prospérer les

terres du domaine, s'entoura de bons serviteurs qui transformèrent en un sol fertile les champs incultes du fief seigneurial, si bien qu'au bout de quelques années le manoir de Grandis était un des plus riches de toute la contrée.

Ulric était maintenant un vrai gentilhomme campagnard. Formé par son maître au métier des armes, doué par la nature d'un physique agréable et d'une belle stature, il avait rapidement acquis les qualités qui distinguaient le chevalier de l'époque. Il montait crânement à cheval et maniait l'épée avec autant de force que de souplesse et de dextérité.

En maintes circonstances où de petits combats éclatèrent entre les habitants de la vallée des Bœys et les bergers du Hasli, au sujet des pâturages limitrophes, Vicar se montra plein de courage et de sang-froid, si

bien que le preux chevalier de Grandis le créa son écuyer.

Le moment était venu pour le baron, de donner à son intendant une preuve éclatante de sa reconnaissance.

Il s'était aperçu de l'affection toute particulière d'Ulric pour Béatrice et savait bien que sa fille n'y était pas insensible. Elle avait refusé la main d'un jeune seigneur du voisinage, Anselme de Châtillon, en déclarant à son père que ce chevalier riche et présomptueux n'était point l'élus de son cœur.

— Je loue fort ta conduite, — lui avait répondu le vertueux baron, — je sais, ma chère enfant, que ton bon cœur te dicte d'autres sentiments. — La vraie noblesse ne réside pas dans le nom ni dans le titre qui l'accompagne, mais dans la manière de les porter; c'est l'âme qui fait l'homme, et toute belle âme est un titre de noblesse, c'est même le plus beau que nous puissions porter. L'âme d'Ulrich est une belle âme, elle est

digne de la tienne, ma Béatrice chérie ; que Dieu bénisse tous vos vœux !

Le 25 juillet de l'an de grâce 1323, le jour même où le légat du pape Jean XXII traversait le Valais avec une suite nombreuse et quarante-deux chevaux, pour se rendre à Avignon, et qu'il dut payer, contre son gré, trois deniers mauriçois pour droits de péage à son passage au Simplon, le château du baron de Grandis et tous les habitants de la seigneurie étaient en grande fête.

On y célébrait avec joyeuses festivités le mariage de l'écuyer Ulric Vicar avec la baronne Béatrice de Grandis, à la grande confusion des seigneurs du pays, mais à la très vive joie du bon peuple, qui moult se réjouit de voir un berger épouser une châtelaine.

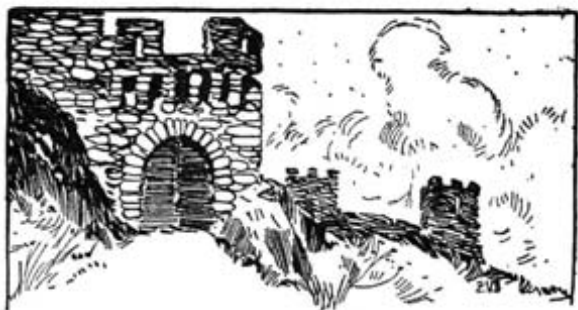
L'hymen fut béni dans l'église du bourg de Loèche, par l'évêque de Sion lui-même, qui voulait ainsi donner à ses fidèles vassaux une preuve de sollicitude et de reconnaissance.

L'union fut des plus heureuse, elle devint la souche d'une nombreuse descendance, et longtemps on en parla, dans le fief épiscopal de Loèche.



LA PESTE EN VALAIS





La peste en Valais

Les nobles du Valais ayant à leur tête les seigneurs de la Tour, ne cessaient de s'insurger contre les évêques et de porter atteinte à leur pouvoir temporel, conféré par la charte de Charlemagne appelée la *Caroline*.

Boniface de Challant, Aimon de Châtillon, Aimon de la Tour et Philippe de Chamberlhac dit de Gastons s'étaient succédé sur le trône épiscopal de Sion, ayant eu, à tour de rôle, à lutter contre des tentatives de ré-

volte et de trahison, de la part de leurs turbulents vassaux¹.

Guichard Tavelli, fils du premier syndic de Genève, qui prit la mître le 14 septembre 1342, ne devait pas être plus heureux que ses prédécesseurs.

Ce fut peut-être pour en imposer à l'ambitieuse et turbulente noblesse qu'il se qualifia, dans les actes officiels, de comte et préfet du Valais, ce qui ne devait servir qu'à exaspérer davantage ses bouillants adversaires.

Les vassaux et sujets de l'évêque ne respectaient plus aucune borne ; ils attaquaient ses gens en sa présence, et les frappaient jusqu'à les blesser mortellement ; ils pillaient et incendiaient des villages et des châteaux soumis à sa juridiction, on massacrait dans leurs propres maisons de paisibles habitants, coupables d'obéissance et de soumission envers leur évêque.

¹ Voir la bataille des Soupîrs, p. 165.

Ni les excommunications de Rome, ni l'intervention du comte de Savoie, ne purent mettre les rebelles à la raison.

On était au printemps de l'an 1349.

Quatre seigneurs révoltés se trouvaient réunis un dimanche devant le château de la Majorie¹, molestant les familiers qui se rendaient à l'église Saint-Pierre, située au pied de Valère.

Une pauvre vieille femme vint à passer, sortant des ruelles sombres du quartier de Claviney.

Elle était vêtue de hardes sordides et son visage pâle et émacié portait le stigmate de la misère. Dans le teint cadavérique de sa figure, de grands yeux noirs aux paupières rougies avaient un éclat de fièvre triste et douloureux.

La pauvre passa non loin du groupe des seigneurs qui la regardèrent d'un air méprisant et se mirent à rire bruyamment.

¹ Résidence épiscopale.

La femme s'arrêta, ses yeux se dilatèrent étrangement, et, s'adressant à ces arrogants baronnets, elle leur dit : « Si c'est de moi que vous riez, demain c'est moi qui rirai de vous ! » — Les seigneurs ricanèrent ; l'un d'eux osa même apostropher la malheureuse en lui criant : « Vieille peste, passe ton chemin ! » — « La peste te retrouvera ! » — répondit l'indigente en s'en allant.

Le lendemain, la mort-noire éclata en Valais avec une telle intensité qu'elle décimait la population.

On installa partout des maladreries et des réclusoirs pour isoler et soigner les malades.

Dans un de ces lazarets, aménagé dans les prés avoisinant la porte du Rhône, sous les rochers de Valère, on apporta un jour un jeune seigneur sédunois que la maladie avait frappé au début de l'épidémie.

Deux femmes dévouées avaient consenti à soigner les pestiférés au réclusoir du Sex ; elles étaient vêtues d'habits grossiers qui leur cachaient le corps tout entier et dont le

capuchon ne laissait voir que les yeux.

Le jeune gentilhomme amené au récluseoir du Sex était un des quatre qui, devant la Majorie, s'était si indignement moqué de la pauvre femme se rendant à l'église de Saint-Pierre. Il souffrait beaucoup et avait une crainte terrible de la mort.

— Ah ! disait-il à l'infirmière qui le soignait, ayez pitié d'un jeune homme qui n'a pas encore vu le printemps de sa vie ! si je guéris, je vous promets de ne point vous oublier.

La garde-malade enleva son capuchon et, regardant fixement le pestiféré, de ses grands yeux noirs aux paupières rougies, elle lui dit : « Malheureux enfant, me reconnaissez-vous ? »

Le malade joignit les mains et murmura un plaintif pardon, tandis que des larmes coulaient de ses yeux.

— Les larmes ont toujours leur prix, dit l'infirmière, — « je vous pardonne, et, s'il plaît à Dieu, je vous guérirai, mais promettez-moi de respecter à l'avenir votre évêque et les

pauvres gens ! » — « Je vous le promets ! » répondit le malade.

Alors la bonne femme sortit de sa poche une petite fiole, versa quelques gouttes de son contenu dans la bouche du jeune seigneur en lui disant : « Maintenant, priez Dieu de faire le reste ».

Quelques jours plus tard, le gentilhomme était guéri et quittait le réclusoir du Sex, après avoir promis à son sauveur qu'il ne l'oublierait point.

L'épidémie dura jusqu'au mois d'août, elle fit de terribles ravages, si bien que des localités furent décimées par le fléau, qu'on appela *extra-mors*, à cause de son intensité, et fit naître le dicton populaire qu'on entendait répéter partout : de cent ne reste que neuf.

La leçon avait été terrible, et il semblait que le peuple dût rentrer en lui-même, que les nobles dussent enfin vivre en paix avec leur évêque.

Erreur ! les passions humaines, quand elles sont déchaînées et qu'elles n'ont pas la

vraie foi pour les réprimer, passent par dessus toutes les barrières, en dépit de tous les principes.

Les orgueilleux seigneurs ne tardèrent pas à recommencer leurs attaques sauvages contre l'évêque au point que, voyant l'inefficacité des armes spirituelles contre ses irascibles adversaires, Guichard Tavelli dut faire appel à la protection d'Amédée VI de Savoie, le comte Verd, qui marcha incontinent contre le Valais, à la tête d'une puissante armée.

Sion se rendit sans coup férir et signa, le 25 avril 1352, une honteuse capitulation, qui mettait la ville à la complète discrétion du comte.

Six mois s'étaient à peine écoulés que les vexations recommencèrent contre le prince-évêque, et que la révolte des vaincus se manifesta plus vive que jamais.

Amédée VI, averti par Guichard, revint en Valais à la tête de nouvelles troupes, assiégea Sion qui se défendit de son mieux ; on se battit à outrance, de devant le jour jus-

ques à basse nonne, mais la ville dut capituler, elle fut pillée et brûlée, et tous ses châteaux se rendirent au vainqueur.

Dans le quartier de Claviney et vers la porte du Rhône, une scène terrible se passa, après que l'ennemi eut franchi les remparts.

Devant uneasure adossée aux fortifications, au pied de la tour du Guet, une pauvre femme se défendait contre des soldats de Savoie qui voulaient mettre le feu à sa demeure, menaçant ainsi tout le quartier, enchevêtrement de petites ruelles tortueuses aux maisons de bois bordant la Sionne, et qui n'auraient pas tardé à flamber comme un fagot de bois mort.

Devant la résistance de cette courageuse femme, les lâches assaillants se saisissent de sa personne et l'allaient jeter dans la rivière, quand un jeune chevalier, monté sur un destrier superbement caparaçonné, arriva au galop, l'épée haute. Il invita la femme, qui le reconnut aussitôt pour le seigneur qu'elle avait sauvé de la peste, à fuir vers la Città où

elle trouverait un refuge à la Majorie, et, pour protéger sa fuite, le chevalier, seul, fit face à l'ennemi. Les deux soudards tombèrent bientôt, frappés à mort ; mais les assiégeants arrivaient en masse, marchant sus au courageux seigneur qui ne recula, ni ne broncha. Assailli de tous côtés, il avait devant lui un monceau de cadavres, car, pareil à l'ange exterminateur, il moissonnait de sa formidable épée tous ceux qui tentaient de l'approcher.

Seul au fond de cette sombre ruelle, acculé aux murs des remparts, voyant sans faiblir le spectre de la mort ricaner devant ses yeux voilés de sang, le jeune chevalier valaisan ressemblait à un héros invincible.

Tout à coup une hallebarde s'abattit sur lui, son casque roula à terre et mit à nu le front béant du valeureux guerrier, qui tomba, frappé de mille coups.

Le vœu du pestiféré était accompli, il n'avait pas trahi sa promesse, et avait payé, de sa vie, sa dette de reconnaissance.

Avec un millier de soldats comme celui-là,

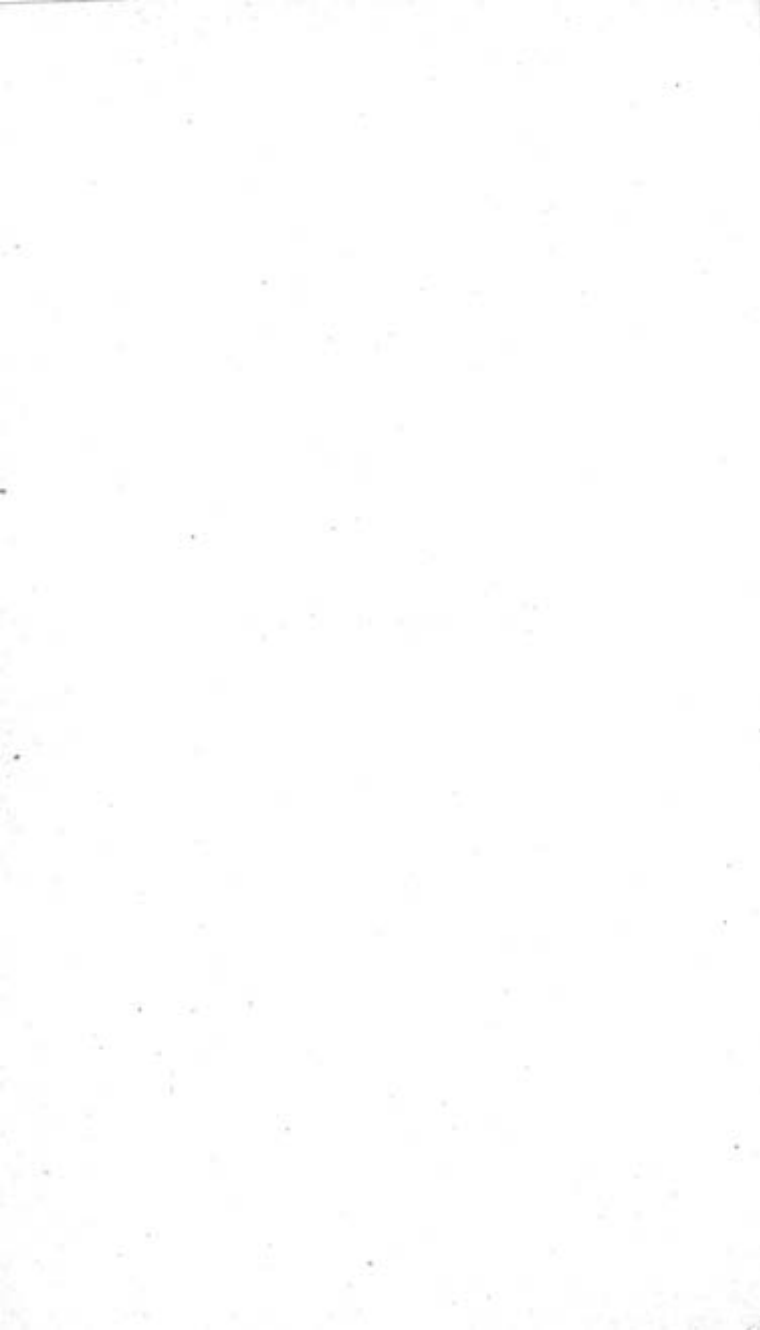
Sion eût échappé à son triste sort, tandis que la malheureuse cité fut presque anéantie, après avoir été mise au pillage. Les églises même ne furent pas épargnées, il s'y commit des meurtres et des sacrilèges.

Le châtiment du ciel pour ces crimes contre Dieu et contre son Eglise devait frapper, avant tous, le chef des envahisseurs, Amédée VI et sa famille.

Ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, le comte Verd mourut subitement de la peste et son cousin Edouard de Savoie, évêque de Sion, fut impitoyablement chassé de son siège par ses sujets révoltés.



LE SIÈGE DE SION





Le siège de Sion

21 août 1384.

Antoine de la Tour, seigneur de Châtillon, d'Ayent, de Mage, de Granges et autres lieux, venait de faire précipiter son grand oncle Guichard Tavelli du haut des rochers de la Soie pour se venger des échecs subis dans ses démêlés avec le prélat¹.

Le comte Amédée VI de Savoie avait été nommé vicaire impérial dans le diocèse de Sion, titre qui lui conférait le droit d'accor-

¹ Jean de la Tour, aïeul d'Antoine, avait épousé en secondes noces Eléonore Tavelli, sœur du prélat.

der l'investiture des fiefs impériaux et de s'y subroger à l'autorité de l'empereur.

L'évêque de Sion en fut fort aise, car il escomptait d'avance l'arbitrage du comte de Savoye dans ses différends avec les de la Tour.

La guerre civile éclata à l'occasion de quelques fiefs tombés en commise, faute d'hommage rendu en son temps par le vassal. Les châteaux et seigneuries des de la Tour furent ravagés par les partisans de l'évêque.

Pour la première fois, en Valais, depuis l'invention de la poudre, le canon tonna sur les rochers de Valère, et c'est à un prélat que devait revenir ce sinistre honneur (20 avril 1366).

Les frères Jean et Antoine de la Tour réclamèrent un dédommagement de 300,000 florins.

Le comte Amédée ne condamna l'évêque qu'à en payer 20,000, ce qui remplit les de la Tour de mécontentement et de haine.

Le 8 août 1375, des soudards à la solde d'Antoine de la Tour précipitèrent Guichard

Tavelli et son chapelain du haut des murs du château de la Soie, au pied des rochers de Chandolin.

Les dizains, épouvantés d'un pareil forfait, vengèrent leur évêque en brûlant les châteaux d'Antoine de la Tour et le chassèrent du pays.

Le château de Châtillon, berceau de cette puissante famille, fut assiégé.

Le baron Thuring de Brandis, beau-frère d'Antoine, quitta sa seigneurie de l'Emmenthal à la tête d'une petite armée pour tenter de soutenir la mauvaise cause de son parent et de délivrer son château de Châtillon.

Mal lui en prit, car, après avoir passé le Rawyl, il rencontra les Sédunois à Arbaz et essuya une défaite complète. Fait prisonnier, l'infortuné baron eut la tête tranchée.

Le comte de Savoie prit parti pour l'évêque, ce dont les Valaisans lui furent reconnaissants, en favorisant l'élection d'Edouard de Savoie, évêque de Belley et parent d'Amédée, au siège épiscopal de Sion.

Mais certaines transactions auxquelles le nouvel évêque se livra avec son cousin, et en garantie desquelles il donnait les châteaux de Montorge, de la Soie et de Martigny, déplurent aux dizains et amenèrent la disgrâce du prélat.

Amédée VI intervint et rétablit l'ordre dans l'évêché, mais le comte étant mort de la peste, les dizains supérieurs en profitèrent pour prendre les armes et chasser leur évêque, qui se réfugia à la cour de Chambéry.

Le château de Châtillon fut assiégé, pris et rasé, les Haut-Valaisans portèrent le fer et le feu dans toutes les possessions de Savoie, jusqu'au Chablais.

Amédée VII, surnommé dans les tournois le comte Rouge, à cause de la couleur de son pourpoint, apprit avec colère l'affront fait à son parent et jura de punir les rebelles¹.

Il avait d'ailleurs d'autres griefs contre les garnisons des châteaux d'Ardon et de Châ-

¹ A la mort d'Amédée VI, le sceptre de Savoie passa aux mains d'Amédée VII, le Comte-Rouge.

moson¹, qui molestaient sans trêve ses seigneuries voisines de Riddes et de Conthey.

Le comte fit appel à tous ses alliés, car il entendait frapper un grand coup et mettre une bonne fois ces turbulents voisins à la raison.

Les seigneurs de la Haute-Bourgogne, du Pays de Vaud, de la Bresse, du Dauphiné, du Piémont, les princes de Morée, les guerriers d'Orbe et d'Echallens, les comtes de Gruyère, les sires de Blonay, de Grandson, d'Estavayer et de La Sarraz vinrent se ranger sous la bannière de la Savoie. Berne et Fribourg fournirent 1500 chevaliers.

Toute cette brillante armée, qui ne comptait pas moins de quinze mille hommes, arriva le 21 août 1384 sous les murs de Sion.

Pour exalter l'ardeur des soldats, un grand nombre de gentilshommes furent créés chevaliers avant l'attaque, aux cris de saint Georges et de Savoie.

Le camp fut dressé dans la plaine de Pra-

¹ Les châtelainies d'Ardon et de Chamoson relevaient de la mense épiscopale.

tifori, située au couchant de la ville. Une messe solennelle y fut célébrée au milieu du recueillement général. Ce fut l'évêque disgrâcié, Edouard de Savoie, qui officia.

Sitôt après le service divin, l'attaque commença, par les portes de Conthey, du Rhône et de Loèche. On dressa des échelles contre les tours et les remparts ; les Bourguignons s'y précipitèrent avec un acharnement inouï.

Des créneaux, les défenseurs leur jetaient de grosses pierres et toutes sortes de projectiles ; les femmes lançaient des seaux d'eau bouillante, des torches embrasées, de la chaux vive et des cendres pour aveugler les assiégeants.

Les échelles dressées contre les remparts étaient aussitôt abattues à coups de haches et de piques, et ceux qui les escaladaient tombaient, sanglants, dans des fossés qui furent remplis de cadavres. Les bombardes et les coulevrines faisaient entendre leur grondement lugubre et décimaient l'ennemi qui,

forcé de se replier, songeait à préparer la retraite.

Il était 3 heures du soir et l'on se battait depuis 8 heures du matin.

Soudain, un cri formidable retentit au milieu des troupes savoisiennes, voix de tonnerre dominant le bruit des armes : « Les Bourguignons sont dans la ville ! En avant ! mes braves ! le butin est à vous ! »

C'était Humbert de Colombiers, bailli de Vaud, qui, voyant la déroute menacer les assiégeants, avait usé de ce stratagème pour exciter au combat les troupes de Vaud, de Fribourg et de Berne dont il avait le commandement.

Ces paroles électrisèrent les soldats, chacun voulait avoir sa part du pillage, et ce fut une charge terrible, qui fit sauter portes et remparts.

Sion était pris. Ses défenseurs se replièrent précipitamment vers la Majorie tandis que les habitants épouvantés fuyaient vers la

Cità, au pied de la colline de Valère, pour y chercher un refuge illusoire.

La ville fut livrée au pillage et à l'incendie. Les Savoyards entraînés par l'exemple du comte Rouge qui frappait de taille et d'estoc, se ruaient comme des bêtes sauvages. Les armures étincelantes des chevaliers, au nombre de plusieurs centaines, remplissaient les vainqueurs d'un fol orgueil qui leur fit triompher de tous les obstacles.

Vers le soir, Sion n'était plus qu'un immense brasier, d'où s'échappaient des cris et des lamentations.

Les conditions de paix imposées aux vaincus furent des plus dures, elles frappaient les Valaisans d'une contribution de guerre de 45.000 florins, obligeaient, éventuellement, les dizains inférieurs à prendre les armes contre les dizains supérieurs pour le paiement de cette somme, et, par d'autres concessions, mettaient les châtelainies de Martigny, de Massongex, d'Ardon et de Chamoson à la merci des comtes de Savoie. Le Chapitre

souscrivit à cette onéreuse capitulation et se porta garant du paiement des contributions à supporter par les dizains supérieurs.

Cependant, dans le quartier de Malacuria¹, un fait extraordinaire se passait.

Une petite maison de pierre était restée debout, au milieu des ruines fumantes des maisons voisines. On pouvait voir, de la rue, un vieillard à barbe blanche à genoux vers la fenêtre peu élevée de cette habitation.

Sur la porte de cette humble demeure, une croix lumineuse se dessinait, qui frappa d'étonnement et de frayeur les soldats ennemis qui n'osaient s'approcher.

Un de ces pillards, que l'ivresse rendait insensible à tout autre sentiment, voulut enfoncer la porte, dans l'intention de pénétrer dans la maison. Mais au moment où il levait sa hache, il tomba mort devant ses frères d'armes épouvantés.

On alla immédiatement prévenir l'évêque Edouard de Savoie de ce qui se passait.

¹ Actuellement rue de Savièze.

Le prélat était agenouillé dans sa tente, au camp de Pratifori, priant pour les vaincus. Il quitta aussitôt le camp et suivit les hommes d'armes jusqu'à la maison miraculeuse.

A son approche, la croix s'abaissa et l'évêque entra, refermant la porte où la croix reparut aussitôt.

Après avoir traversé un étroit corridor et gravi un petit escalier de bois, Edouard de Savoie se trouva devant une porte qu'il ouvrit discrètement en disant : « Pax Vobis ! »

Puis il entra. L'évêque était revêtu de ses ornements sacerdotaux ; au lieu de la mître, il portait une toque de velours noir à bords violets et la grande croix pectorale sur la poitrine.

Le vieillard se retourna, se dressa et s'inclina en répondant : « Miserere nobis ! »

— Le Seigneur que vous priez a veillé sur vous, votre foi vous a préservé du danger, dit doucement le prélat en tendant la main au saint homme.

— Ce n'est pas seulement la foi qui m'a

sauvé, répondit le vieillard, c'est la charité, éminente vertu qui, seule, eût suffi à préserver notre malheureuse cité du désastre.

— Que voulez-vous dire ? reprit l'évêque.

— Daignez prendre place sur ce grossier escabeau, le seul que j'aie à vous offrir, illustrissime seigneur, répondit l'octogénaire, je vais vous dire toute la vérité.

Et le vieillard commença :

— Lorsque les patriotes, mes frères, se rassemblèrent en un plaid général devant l'église de Notre-Dame, pour décider votre expulsion du trône de Sion et l'envahissement des possessions de Savoie, je crus devoir prendre la parole pour dissuader mes concitoyens et les exhorter à la sagesse et à la modération. Je leur représentai le triste état où se trouvait notre pays par suite des discordes continuelles qui l'agitaient, je leur rappelai la honteuse capitulation de notre ville devant le comte Verd, il y a un peu plus de trente ans ; l'assassinat de la comtesse de Blandrate et de son fils, à Naters, innocentes victimes de

la colère des patriotes, la guerre civile dans la vallée de Lœtsch, enfin le meurtre de l'évêque Tavelli, autant de crimes qui pesaient sur notre peuple et appelleraient tôt ou tard le juste châtiment du ciel. Rien ne put émouvoir ces hommes au cœur de fer; on m'insulta, on me traita de fou, de traître, on me lapida, et c'est en pleurant que j'allai m'agenouiller devant l'autel de la Vierge, pour lui demander sa puissante intercession et supplier Dieu de pardonner à ces hommes que la haine aveuglait, et les faire enfin rentrer dans le chemin de la paix et du devoir.

« Vous savez le reste, illustre prince; on vous a chassé, on a ravagé le territoire des comtes; la mesure était pleine, l'heure de l'expiation a sonné, il ne nous reste plus que les yeux pour pleurer.

» Sion n'est plus qu'un monceau de charbons fumants, et si ma maison a été épargnée, c'est sans doute que Dieu a eu pitié de Son humble serviteur et qu'Il a voulu récompenser la charité qui me poussait à

détourner mes frères de leurs coupables desseins. »

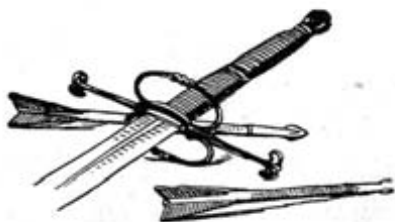
L'évêque avait écouté avec une pieuse attention le récit du saint homme. Il le loua grandement de sa sagesse si chrétienne, lui promit de ne pas l'oublier quand les événements l'auraient ramené à la tête de son troupeau, et s'en alla, après avoir donné une bénédiction spéciale au bon vieillard et à sa demeure.

Edouard de Savoie fut remis en possession de son trône, où il avait succédé à Guichard Tavelli, assassiné. Mais la rancune des patriotes le poursuivait et la discorde était permanente au milieu de ses ouailles. Il préféra renoncer à l'évêché de Sion, et, le 19 mars 1386, par un jeu tragique du destin, il allait remplacer, sur le siège archiépiscopal de Tarentaise, un autre prélat assassiné.

Le vieillard de la Malacuria mourut peu de temps après, au moment où un nouveau schisme allait déchirer le Valais¹, et sa mai-

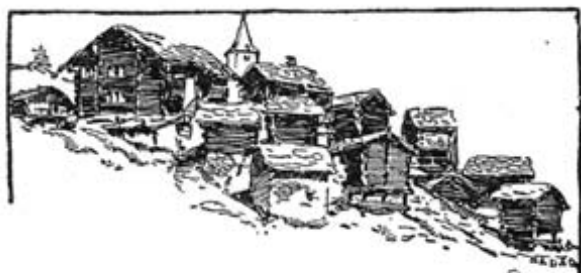
¹ La papauté d'Avignon.

son, préservée des autres fléaux qui désolèrent maintes fois la ville épiscopale, a subsisté jusqu'à nos jours, portant la date de 1329 dans le cintre de sa porte de tuf.



LA MAZZE





La Mazze

Les seigneurs de Rarogne ne sont probablement pas originaires de la vallée du Rhône ¹.

Le premier qui paraît en Valais dans la première moitié du douzième siècle (1146), était connu sous le nom d'Egelolf von Ope-lingen, seigneur de Rarogne et de Briens, dans l'Oberland.

En 1210, un Henri de Rarogne était vido-
mne épiscopal de ce lieu et de Loèche.

Cuno von Briens, mort le 1^{er} décembre

¹ Quelques historiens les font venir de Thusis, dans les Grisons, ou de la Normandie.

1240 est le premier ancêtre des seigneurs de Riggerberg et de Briens, dont descend Henri I^{er} de Rarogne, doyen de Valère, puis évêque de Sion, en 1243, comme successeur de Boson de Granges.

Amédée, fils aîné d'Henri vidomne de Rarogne, fut la souche des trois branches de Mannenberg, de Rarogne et d'Anniviers et des co-vidomnes de Loèche.

C'est à la branche des seigneurs de Rarogne et d'Anniviers qu'appartient le fameux Guichard, sur qui devait tomber la colère des patriotes.

Quoi qu'il en soit, les Rarogne étaient apparentés avec les comtes de Toggenburg, par le mariage de Guichard avec Marguerite de Rætzuns, comtesse de Mætsch, veuve de Frédéric VI, comte de Toggenburg.

C'est ainsi que les Rarogne devinrent héritiers du comté de Toggenburg.

Le 12 juillet 1402, Guillaume V de Rarogne, dit le Jeune, était élevé à l'épiscopat par le pape Boniface IX. C'était un prêtre

de vingt-un ans, inexpérimenté et qu'on disait « fier et arrogant » comme un Rarogne.

Guillaume était le neveu de Guichard, qui, en ce moment-là, était grand bailli et capitaine-général du Valais.

C'était l'heure aussi où la démocratie naissante des VII dizains, après avoir écrasé l'aristocratie féodale, allait porter des coups terribles à la juridiction épiscopale, à ses privilèges temporels, à son existence même.

Guichard de Rarogne était le prototype de ces hobereaux moyenâgeux dont la puissance reposait surtout sur le préjugé nobiliaire qui existait alors à l'état de principe inviolable, et sur l'ignorance des populations qui leur étaient soumises.

Fier, hautain, se souciant fort peu de la religion et de l'Eglise quand ces institutions se trouvaient en opposition avec ses ambitieux projets, il avait grandement mécontenté les montagnards valaisans qui, depuis plusieurs siècles déjà, versaient leur sang pour la conquête de leurs libertés.

Or Guichard incarnait l'âme même de l'esprit féodal : exclusif, dur et intransigeant.

Les Haut-Valaisans, qui n'entendaient pas se laisser molester plus longtemps par cette race d'odieux barons, avaient déclaré plus d'une fois, dans leurs réunions, que le sire de Rarogne avait les doigts trop longs et qu'on les lui raccourcirait à la première occasion.

On lui reprochait entre autres ses louches accointances avec la maison de Savoie, l'ennemi déclaré du Valais, et avec le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti ; de guerroyer hors du pays, dans son unique intérêt, de mépriser enfin les mœurs et traditions du peuple, dont il ne cessait de blâmer ouvertement la grossièreté. L'occasion que guettaient les patriotes ne tarda pas à se présenter.

En l'année 1411, les Confédérés avaient conquis l'Ossola, pour mettre un terme aux vexations continuelles dont ils étaient l'objet de la part des sujets du duc de Milan.

Mais le prince Visconti voulant se débar-

rasser d'un voisinage qu'il jugeait dangereux pour la sécurité de ses Etats, eut la peu louable idée de vendre le val d'Aoste et l'Ossola au comte de Savoie, Amédée VIII.

Ce dernier envoya à Domo des troupes d'occupation qui s'y rendirent par le Valais et le Simplon.

Guichard en sa qualité de bailli du Valais leur permit de traverser le pays, leur indiqua la route à suivre et les accompagna même jusqu'à destination.

La garnison suisse de Domo, trop faible en nombre, dut capituler et se retirer.

Guichard, pour flatter le comte de Savoie, feignit de se réjouir de cette facile victoire, étayée par la trahison, et tint à ce sujet un propos odieux à l'égard des soldats suisses : « Ah ! si j'avais été là, avait-il déclaré, aucun de ces paysans ne serait resté en vie ! »

Ces méchantes paroles furent rapportées aux habitants d'Uri et d'Unterwald, qui en furent irrités et s'en plaignirent aux Valaisans.

D'autre part, le jeune et bouillant évêque

Guillaume avait rapidement mécontenté les patriotes par une alliance qu'il fit avec le comte de Savoie le 2 juillet 1410, tendant à affermir de part et d'autre leur autorité souveraine.

Les communautés prétendaient à la possession des biens confisqués aux de la Tour, dont l'expulsion avait été faite au prix du sang versé par les patriotes.

Le prélat, par contre, faisait valoir ses droits exclusifs à cette riche succession, en sa qualité de seigneur suzerain.

Bref, les griefs s'accumulaient chaque jour contre les ambitieux Rarogne ; la mesure était comble et n'allait pas tarder à déborder.

Une assemblée des patriotes eut lieu à Brigue, pour décréter l'expulsion des Rarogne, et la confiscation de leurs biens.

Sur ces entrefaites, quelques soldats savoisiens qui revenaient de l'Ossola, arrivèrent à Brigue. La foule, irritée, se jeta sur eux, leur arracha leurs armes et les maltraita de rigoureuse façon, leur déclarant que le peuple

considérait comme nulle l'alliance conclue entre l'évêque de Sion et le comte de Savoie, attendu que le pays ne l'avait pas acceptée.

La conduite violente des révoltés n'allait pas manquer d'entraîner de terribles représailles de la part du comte de Savoie. Il fallait vite esquiver le coup en provoquant une insurrection en masse.

Des chefs allèrent de tous côtés appeler le peuple aux armes en dressant la Mazze.

Qu'était-ce donc que cette Mazze dont le nom seul faisait trembler ceux des seigneurs dont le peuple avait le plus particulièrement à se plaindre ?

Une coutume naïve et terrible à la fois, venue d'Italie, croit-on, et qui consistait à placer sur une place publique ou un chemin fréquenté un grossier tronc d'arbre taillé en forme de massue¹, dont une extrémité figurait une tête humaine hérissée d'épines, emblème de la misère et de la tyrannie endurées.

¹ Massa, Mazze.

Tous les partisans de la Mazze enfonçaient un clou dans le tronc symbolique, en signe d'adhésion.

Puis on l'interrogeait sur ses souffrances et ses griefs, en lui demandant le nom de ses oppresseurs.

Un des conjurés, appelé le maître de la Mazze répondait pour elle et désignait les coupables.

Dès ce moment la Mazze était portée dans tout le pays, devant toutes les maisons désignées par elle, qui étaient incontinent livrées au pillage et leurs habitants frappés d'ostracisme.

Le sort des Rarogne en était donc jeté, car la Mazze avait toute la faveur du peuple, elle personnifiait, pour lui, la démocratie avec tous ses droits, tous ses griefs, toute sa révolte et toute sa puissance. Elle n'épargnait personne, et celui qu'elle avait désigné savait fort bien qu'il n'avait rien à attendre de la faveur populaire, qu'il ne lui restait plus qu'à fuir ou à mourir.

Au printemps de l'an 1414, sur la place du bourg de Brigue, un jeune bouleau taillé en forme de figure grimaçante aux cheveux hérissés se dressait devant la foule ameutée.

On la questionna :

— O Mazze, de quoi te plains-tu ? Ton visage respire la douleur et la contrainte.

Le maître de la Mazze répondit :

— Je souffre de la misère et de la tyrannie !

— Dis-nous donc le nom de ton oppresseur, et nous le châtierons de telle sorte qu'il ne t'opprimera plus !

— ...Est-ce Syllinen ?

La Mazze resta immobile et muette.

— Est-ce Asperling ?

.

— Est-ce Platéa ?

.

— Est-ce Rarogne ?

A ce nom exécré, la Mazze s'inclina profondément, tandis qu'un sourd murmure s'élevait de la foule menaçante. Et le maître s'écria d'une voix caverneuse et sinistre :

« Oui, c'est bien le sire de Rarogne, l'ami des Savoie et des Visconti ! »

Le jour de la vengeance fut fixé. On fit annoncer dans tous les bourgs et hameaux de la plaine et de la montagne que la Mazze était levée et qu'on la porterait chez le bailli, chez l'évêque et chez tous les partisans des Rarogne, fussent-ils aussi nombreux que les étoiles dans le ciel. Ni l'antique noblesse de cette famille, ni les hautes charges qu'elle occupait dans le pays, ni sa fortune et ses riches alliances ne purent contenir la furie populaire, les Rarogne étaient irrévocablement condamnés à fuir devant la Mazze.

Leurs châteaux et manoirs non fortifiés furent assaillis et pillés sans merci.

L'orgueilleux écusson portant l'aigle aux ailes déployées fut arraché du fronton de toutes leurs demeures et jeté dans la boue du chemin, brisé et piétiné ; on détruisit tout ce qui représentait le luxe insolent de ces hautains seigneurs.

Guichard, averti à temps, et craignant à

bon droit pour sa vie, s'enfuit précipitamment dans l'intention d'aller demander secours et protection à la ville de Berne dont il était bourgeois.

Le sire de Rarogne était dans son castel situé sur les rochers qui dominant le village de ce nom, sa résidence habituelle, quand il apprit le danger qui le menaçait.

Effrayé, croyant entendre déjà les sinistres clameurs de la Mazze, et n'ayant plus le temps de fuir par le Valais savoyard et le Pays de Vaud, il se déguisa en franciscain, et, un bâton de pèlerin pour tout bagage, gravit seul le sentier de la vallée de Lœtsch, qui devait le conduire en quelques heures au hameau bernois de Gasteren, où il se trouverait en sécurité et à l'abri de toute poursuite. Il avait rasé sa barbe et ses cheveux, si bien que sous le capuchon de son froc, son visage glabre était méconnaissable.

De sombres pensées agitaient son esprit ; il se retournait de temps à autre pour jeter un coup d'œil voilé sur cette ingrate patrie

qu'il ne reverrait peut-être plus, si ce n'est pour la châtier de sa rébellion.

Au bout de cinq heures de marche, exténué de fatigue et de faim, il s'arrêta devant un chalet de l'alpe de Blatten, frappa à la porte et demanda l'hospitalité.

Le pâtre qui le reçut, tout heureux de recevoir un religieux dans sa hutte, servit de la crème, du pain noir et du fromage à satiété.

— Vous allez bien loin, mon père ? demanda timidement le berger.

— Chez nos bons voisins de Berne, répondit le faux moine.

— Vous venez sans doute du couvent de Brigue ?

— Oui, et j'ai vu, en passant dans le bourg, un bien triste spectacle, mon fils ; on y promenait la Mazze contre quelque malheureux seigneur.

— Contre le sire de Rarogne, sans doute ?

— Je ne sais, mais pourquoi plutôt contre Rarogne que contre un autre ?...

— Parce que, mon révérend père, le sei-

gneur de Rarogne est détesté, et je suis étonné que vous l'ignoriez !

— Dans nos asiles de paix les bruits de guerre n'arrivent pas ; mais comment, vous, pâtre de ces hauts monts, savez-vous celà ?

— Je ne suis ici qu'en été, mon père, mais le reste de l'année, j'ai ma demeure à Ausserberg.

— A Ausserberg ? interrompit le pseudo-franciscain d'un air étonné et en jetant sur le montagnard un regard perçant.

— Oui, non loin du château du bailli Guichard, capitaine-général du Valais, oncle de notre révérendissime évêque Guillaume.

— Et que lui reproche-t-on à ce pauvre seigneur ?

— Son orgueil et son ambition, on l'accuse de préférer les Savoyards aux Valaisans et de trahir son pays.

— En est-on bien sûr ? car ce serait un grand péché d'accuser ainsi un homme, fût-il seigneur, bailli et capitaine-général, sans en avoir de justes et louables raisons !

— Pour moi qui vous parle, mon père, je dois vous dire en toute conscience que je n'ai pas à me plaindre du sire de Rarogne.

— Vous le connaissez donc ?

— Je le connais si bien, dit le pâtre en souriant, que si vous aviez de la barbe et qu'au lieu de ce froc vous portiez un haut de chausse et un pourpoint, je vous prendrais tout à fait pour lui, car vous avez son œil noir et perçant, sa voix rauque et sa taille élevée.

— Mais pour le si bien connaître, qui êtes-vous donc ? exclama le religieux en se dressant de toute sa haute stature.

— Josi ! votre ancien valet de ferme, qui vous a quitté il y a quelques années déjà, pour se marier, et à qui vous fîtes présent, à cette occasion, d'un beau génisson qui a été le noyau de ma petite fortune, car je l'ai élevé, il est devenu une belle vache, la mère de tout le troupeau que vous voyez couché autour du chalet.

A ces mots, le sire de Rarogne rejeta son

capuchon en arrière, enleva prestement son froc et parut, aux yeux de son ancien serviteur, dans ses vêtements seigneuriaux.

— Oui, s'écria-t-il d'un ton dur et amer, oui, je suis bien l'infortuné Guichard, chassé de sa patrie et plus pauvre que toi ! Heureux berger, combien j'envie ton bonheur ! Poursuivi par d'injustes ennemis, je fuis, dépouillé de tout, vers un peuple moins ingrat et un sol plus hospitalier ! Descendant d'une race de preux dont l'histoire vénère le souvenir, j'ai été appelé, par ma naissance et par ma fortune, aux charges périlleuses de chef d'un pays où la guerre n'a pas de répit. J'ai dû lutter contre l'étranger et contre mes propres sujets. La jalousie est l'âme du peuple valaisan, pour qui toute supériorité cache un ennemi. Son ignorance des affaires publiques et sa fausse compréhension de la foi sont cause qu'il tombe trop souvent dans de cruels égarements. J'admire son patriotisme et son courage, mais j'abhorre son caractère sournois et méfiant. Je pars, mais je revien-

drai, car mes amis de Berne m'aideront bientôt à venger l'affront qui m'est fait !

— Sire, vous êtes sévère envers vos compatriotes ; je reconnais qu'ils ont tort de lever la Mazze contre vous, qu'ils sont rudes et ombrageux, que l'amour de la liberté les pousse parfois à de regrettables excès, mais ils aiment ardemment leur pays et mourraient tous pour leur foi.

— Ils persécutent cependant leurs évêques, qui, après leur avoir accordé des franchises dont la noblesse a pris ombrage, se voient attaqués par ceux-là mêmes qui devraient les soutenir autant par simple sentiment de reconnaissance que par respect pour les représentants de Jésus-Christ sur la terre.

Le pâtre n'osa pas insister. Le sire de Rarogne s'était laissé choir sur un banc grossier adossé à la muraille, et, la tête basse, il paraissait abîmé dans de tristes pensées.

Il y eut un instant de tragique silence.

La cloche du village voisin, qui sonnait

l'angélus de midi, fit sortir le baron de ses rêveries.

— Hier, dans un château, aujourd'hui dans une hutte de berger, c'est le jeu du destin, et je n'y échappe pas plus que d'autres ! murmura le fugitif en se levant. Adieu ! Josi ! il faut que je parte si je veux arriver à Gasteren avant la nuit, car je ne suis plus en sûreté sur le sol de ma patrie ; merci, fidèle serviteur, de ta bonne hospitalité, j'espère pouvoir m'en souvenir un jour.

— Mon noble maître me permettra bien de l'accompagner jusqu'au delà de ces grands bois, et même, s'il le désire, jusqu'à l'entrée des gorges de Gasteren ?...

— Non, mon brave Josi, ne viens pas, reste auprès de ton troupeau, à l'abri de cet humble toit qui garantit mieux ton bonheur que ne l'ont fait, pour moi, tous mes manoirs et toutes mes forteresses.

· Cela dit, le sire de Rarogne se couvrit de son froc, prit son bâton de pèlerin, et, sans

dire un mot de plus, serra fièvreusement la main du pâtre, qui se mit à sangloter, puis il disparut au loin, dans les sentiers escarpés de la montagne.

Le sire de Rarogne était bourgeois de Berne ; c'est là qu'il s'en fut demander protection. Mais les Bernois guerroyaient en Argovie et n'eurent pas le loisir de s'occuper d'autre chose.

Guichard s'adressa à Fribourg, qui tenta un arrangement mais n'aboutit qu'à une transaction purement illusoire, par laquelle le bailli renonçait à ses charges.

La Mazze n'avait pas encore assouvi toute sa colère. Les Conchards firent irruption sur les terres de Rarogne et y enlevèrent un troupeau de huitante bœufs. Puis, accusant le bailli de trahison, à cause de son recours à Berne, les insurgés détruisirent les châteaux forts de Sierre, de Loèche et de Beauregard, appartenant tant à Guichard qu'à l'évêque son neveu.

La tragédie touchait à sa fin.

Vainement le sire de Rarogne fit un nouvel appel à la protection de Berne, vainement aussi recourut-il à l'intervention d'Amédée VIII, l'orage grondait toujours.

Le concile de Constance lança une sentence d'excommunication contre les ennemis des Rarogne ; l'empereur Sigismond fit une démarche pressante en vue du rétablissement de Guichard dans sa première fortune ; les Oberlandais, partisans des Rarogne, se jetèrent même sur Sion, commandés par le bailli lui-même, dans le but de tenter une démarche désespérée, tout fut inutile. L'évêque déchu fut rappelé à Rome et remplacé par un administrateur épiscopal¹, tandis que Guichard, persuadé que son prestige et sa puissance étaient anéantis sans retour, après un court séjour à Anniviers, quitta définitivement le pays, et, à l'exemple d'Antoine de la Tour, avec lequel il eut plus d'un trait de ressemblance, alla mourir sur la terre étran-

¹ André de Gualdo.

gère, dans la solitude, la tristesse et l'oubli¹.

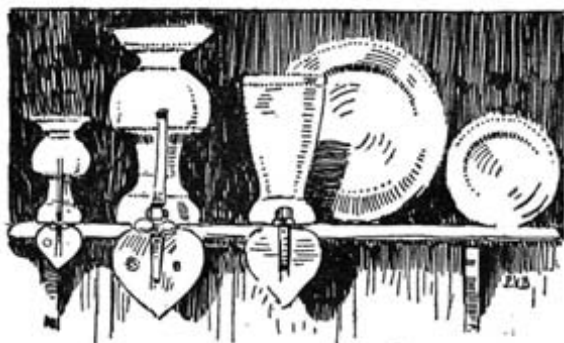
Guichard de Rarogne laissait deux fils, Pétermann et Hildebrand, morts sans postérité et dont nous aurons à parler dans la chronique suivante.

¹ 1437.



WALTHER DE SUPERSAX





Walther de Supersax

Une des grandes figures de l'histoire du Valais apparaît dans la personne de Walther de Supersax, (Supersazo, Auf der Flüh), suivant que le nom appartient à la langue française, au latin ou à l'allemand.

Né à Ærnen, en Conches, vers 1415, il se voua à l'état ecclésiastique et commença par être recteur de la chapelle de Saint-Eusèbe, en l'église de Valère, l'an 1438.

Dix ans plus tard, il était chanoine du chapitre de la cathédrale de Sion et curé d'Ær-

nen (Aragno), d'où il fut appelé en 1457 à succéder à l'évêque Henri d'Asperling de Rarogne, décédé.

Supersax était né allemand et il affectait même de ne point faire usage de la langue française, qui cependant dominait alors à Sion. Il était bien de pur sang conchard.

En arrivant au pouvoir, Walther se proposa de recouvrer les biens aliénés et droits dispersés de son église.

Il voulait affranchir son autorité temporelle de la tutelle de la maison de Savoie, et assurer la prépondérance de l'élément allemand sur la domination du parti romand dans le Bas-Valais, sans cependant laisser compromettre les prérogatives de sa souveraineté, tant par les patriotes que par la noblesse.

Pour affirmer son autorité, il commença par interdire, sous peine d'excommunication, à toutes les communes placées sous sa juridiction, de conclure n'importe quelle alliance sans sa participation, tout en se réservant le

droit de conclure lui-même toutes celles qu'il jugerait utiles.

Avec un plan si bien tracé, appuyé par un caractère énergique et une volonté tenace, Supersax était appelé à jouer un rôle des plus marquant dans le gouvernement de son pays.

Il fut, en effet, le véritable fondateur de l'unité valaisanne, et, pour y arriver, à travers tous les obstacles et toutes les difficultés qu'il avait à franchir, il lui fallait toutes les éminentes qualités qu'il possédait, soutenues par une persévérance poussée jusqu'à l'entêtement.

Il y avait longtemps déjà que les habitants de Savièze, relevant de la juridiction épiscopale, et ceux de Conthey, situés sur le territoire des comtes de Savoie, vivaient en fort mauvaise intelligence.

Depuis le traité du 21 août 1384, entre Amédée VII et l'évêque de Sion, la Morge, rivière venant du Sanetsch, formait la délimitation des deux Etats, et les pâturages des

deux communes limitrophes se trouvaient enclavés de telle façon que des contestations, des querelles continuelles et de véritables combats surgissaient à chaque instant entre les sujets de l'évêque et ceux des comtes de Savoie.

Des arbitres avaient été demandés à Berne et à Fribourg, par les deux partis en lutte, pour tenter un accommodement. Mais si ces arbitrages étaient acceptés par les chefs, ils ne l'étaient point par leurs administrés, si bien que ce litige de mauvais voisinage dégénéra bientôt en un conflit qui devait avoir les plus graves conséquences.

Les premiers démêlés de Supersax eurent lieu dans sa propre juridiction, à propos d'une seigneurie des Rarogne, située au val d'Anniviers, et passée, par héritage, à Rodolphe d'Asperling de Rarogne.

Par un traité conclu à Evian le 15 janvier 1420 entre Amédée VIII et les députés suisses des cantons neutres, le bailli Guichard de Rarogne, frappé d'ostracisme par la Mazze,

était rétabli dans la jouissance de ses domaines héréditaires, dont la seigneurie d'Anniviers faisait partie, mais à la condition qu'il n'occupât plus en Valais aucune charge officielle.

Cette seigneurie se composait des domaines patrimoniaux de l'ancienne famille des seigneurs d'Anniviers et des fiefs mouvants de la mense épiscopale : vidomnat, majorie et chatellenie de Vissoie avec la haute juridiction dans toute la vallée.

Les évêques de Sion avaient inféodé, au XIII^{me} siècle, cette juridiction, avec tous ses privilèges, aux nobles d'Anniviers, pour les récompenser des éminents services qui leur avait été rendus par cette illustre famille.

Cette donation s'étendait à toute la descendance directe et légitime des seigneurs d'Anniviers, sans exclusion de la descendance féminine. Les évêques se réservaient toutefois le droit de suzeraineté sur cette seigneurie.

Or, en 1357, Pierre de Rarogne, vidomne

de Loèche et grand bailli du Valais, épousait Béatrice d'Anniviers, fille légitime et héritière de Jean d'Anniviers. C'est de ce mariage que naquit le fameux Guichard, que les patriotes frappaient de la Mazze en 1414.

Guichard eut deux fils, Hildebrand et Petermann, et une fille, Fransquine, qui devint l'épouse de Rodolphe d'Asperling, et lui apporta en dot le fief de Chalex¹ et d'autres domaines de la seigneurie d'Anniviers.

Rodolphe d'Asperling entra donc sans difficulté en possession des biens de son épouse.

Les sires de Rarogne, Hildebrand, co-seigneur d'Anniviers, et Petermann, seigneur de Toggenburg, par sa mère, Marguerite comtesse de Toggenburg, s'étaient beaucoup endettés. C'est pourquoi ils vendirent à Rodolphe d'Asperling, leur beau-frère, pour le prix de 2900 florins mauriçois, une partie de leurs fiefs de la seigneurie d'Anniviers, grevés d'une hypothèque de 3500 florins du

¹ Chalais.

Rhin en faveur de la ville de Berne. Cette vente eut lieu du consentement de tous les intéressés.

C'est à ce moment qu'intervint Walther de Supersax, qui déclara s'opposer à tout arrangement de famille tendant à transmettre aux Asperling les biens et l'influence de la maison de Rarogne.

Le prélat contesta la légalité des aliénations faites par les seigneurs de Rarogne, demanda un nouveau dénombrement des fiefs relevant de la mense épiscopale, et une nouvelle prestation de foi et d'hommage de la seigneurie d'Anniviers,

Une convention passée entre l'évêque et les sires de Rarogne aboutit à la reconnaissance des choses existantes, mais sous la réserve qu'à la mort d'Hildebrand, seigneur d'Anniviers, les fiefs relevant de la mense épiscopale feraient retour, de plein droit, à l'évêque.

En foi de quoi Hildebrand de Rarogne prêta hommage-lige de la seigneurie d'Anni-

viers à Walther de Supersax, le 2 août 1460.

Ces faits se passèrent à l'insu de Rodolphe d'Asperling, qui, les ayant appris par la rumeur publique, fit mettre un séquestre général sur tous les biens des Rarogne en Valais.

Les Bernois, créanciers des Rarogne, en prirent ombrage, et députèrent en Valais messire Nicolas de Diesbach, pour demander la main-levée du séquestre, en alléguant que leur créance était antérieure à celle d'Asperling.

L'évêque répondit favorablement aux réclamations des Bernois, colloqua leur créance en premier rang et leur accorda un nouveau séquestre, ce qui, semble-t-il, dégageait en toute justice et loyauté, Rodolphe d'Asperling, de la garantie qu'il n'avait donnée aux Bernois qu'à la condition d'être subrogé à tous leurs droits hypothécaires sur la seigneurie d'Anniviers.

Rodolphe d'Asperling habitait à Sion, près

de la Majorie, une maison sise au pied de la colline de Valère, et qui existe encore aujourd'hui ¹.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien de l'évêque de Sion, il alla demander protection au duc de Savoie dont il était juridictionnaire et vassal pour les biens qu'il possédait dans le Bas-Valais; puis la peste sévissant à Sion avec une grande intensité, il profita de cette occasion pour aller se fixer au village de Bex en Chablais, avec toute sa famille, composée de sa femme et de ses quatre fils, et en emportant ses effets les plus précieux. Il y habitait une maison appartenant à son gendre, Jean Tavelli, seigneur de Granges et coseigneur de Bex.

Il y avait à peine une année que d'Asperling s'était retiré à Bex. Un jour, trois cents hommes de Berne, commandés par le chevalier Nicolas de Scharnachtal, fondent sur le village de Bex et se ruent sur le domicile

¹ Maison d'Odet, rue du Château.

d'Asperling, qu'ils saccagent et mettent au pillage¹.

Leur intention était de se saisir de Rodolphe et d'exiger de lui le paiement de la garantie qu'il avait donnée à la ville de Berne sur la seigneurie d'Anniviers.

Mais d'Asperling venait de partir à cheval pour Saint-Maurice, et les pillards se contentèrent de maltraiter son fils, Rodolphe, chanoine de Sion, qui se trouvait seul au logis, et d'emporter les objets précieux, sans en excepter les bijoux de la dame de céans, pour une somme de plus de 20,000 florins du Rhin, soit pour trois ou quatre fois la valeur de la créance bernoise. Le chanoine Rodolphe fut emmené en otage à Berne, où il dut attendre plusieurs mois avant d'obtenir sa délivrance.

Peu après ces tristes événements, Hildebrand de Rarogne, seigneur d'Anniviers, mourut sans postérité légitime.

¹ Voir Alf. Millioud, *Invasion de Bex*. 1 vol in-8°; Jullien, éditeur, Genève.

L'évêque de Supersax s'empessa de prendre possession de la vallée d'Anniviers, en se fondant sur la transaction du 2 août 1460, par laquelle Hildebrand de Rarogne avait prêté hommage-lige de la seigneurie d'Anniviers à l'évêque de Sion.

Ce dernier se rendit à cet effet à Vissoie, au printemps de 1466, accompagné du bailli. Sur la place du village où les habitants de la vallée avaient été appelés, l'évêque fit un discours en allemand, traduit tant bien que mal par le bailli. Il y reçut ensuite la bannière de la vallée, le serment de fidélité des habitants, et les clefs du château, que lui remit, sans opposition, le châtelain Pétermann, bâtard de Guichard de Rarogne.

Indigné de tels procédés qui le lésaient si complètement dans tous ses droits, Rodolphe d'Asperling se rendit un jour à Sion, pénétra dans la Majorie, y trouva l'évêque Supersax et lui parla en ces termes :

« Au nom de Pétermann de Rarogne, seigneur de Toggenburg, héritier naturel d'Hil-

debrand, seigneur d'Anniviers, et en mon nom personnel, je porte à la connaissance de votre seigneurie que si nos droits de propriété en Anniviers ne sont pas respectés, nous ferons tant que vous le regretterez, vous et tous vos sujets.

» La main-mise sur les biens des Rarogne en Anniviers, légitimement acquis par héritage des seigneurs de la Vallée, est une spoliation dont la mense épiscopale ne saurait dignement se rendre coupable.

» Or sachez, seigneur de Supersax, que nous avons pour nous appuyer les hommes d'Uri et de Schwytz, la ville de Berne et le duc de Savoie.

» La reconnaissance loyale des droits imprescriptibles que nous possédons en Anniviers vous sera toujours moins onéreuse que les chances d'une guerre dont nous déplorons l'imminence, mais que nous ne pourrions plus empêcher si je devais emporter d'ici un refus de votre bouche ».

Le visage cramoisi, Walther de Supersax

se leva de son siège, et, se promenant de long en large dans la grande salle armoriée de la Majorie, il répondit d'une voix forte, que la colère faisait trembler :

« Seigneur d'Asperling, j'aurais le droit de vous faire saisir par mes gardes et jeter en prison pour l'audace que vous avez de vouloir vous insurger contre mon autorité toute puissante. J'userai pourtant de mansuétude en ne le faisant pas, mais sachez que ni vos récriminations ni vos menaces ne me feront changer d'avis. Vous paraissez ignorer que je suis Conchard !

» La seigneurie d'Anniviers a fait retour à la mense épiscopale en vertu de droits de suzeraineté et de conventions passées, et rien ne saurait y changer un iota.

» Les habitants de la vallée ont reconnu la légitime possession de leur seigneur suzerain et lui ont prêté l'hommage de fidélité, « Vox populi, vox Dei ! »

» Quant à la guerre dont vous osez nous menacer, nous ne la craignons point. Il y a

trop longtemps que notre pays est déchiré par les luttes intestines résultant de sa division en deux juridictions concurrentes et si complètement hostiles.

» Le Valais aux Valaisans ! La Savoie apprendra peut-être un jour à ses dépens qu'un peuple peut souffrir longtemps d'une situation en désaccord avec son origine et ses aspirations naturelles, mais qu'il finit tôt ou tard par triompher de tous les obstacles, pour rentrer dans les droits que la nature et le Créateur lui ont dévolus. »

Le prélat, les poings crispés, s'était arrêté, le regard fulminant.

— Oui ! continua-t-il avec une véhémence voisine de la colère, l'allemand triomphera du romand, le Valaisan chassera le Savoyard, par saint Théodule, notre saint patron, je vous déclare qu'en toute occurrence, nos dévoués sujets seront victorieux !

Asperling, voyant que toute insistance serait inutile, se leva à son tour de son siège et répondit simplement :

— Alors, Monseigneur, c'est la guerre !

— Soit ! répondit l'évêque, mais faites en sorte, chevalier d'Asperling, de n'être ni traître ni parjure ?

Quelque temps après l'entrevue dont nous venons de parler, Yolande de France, duchesse de Savoie et régente pendant la minorité de Philibert I^{er}, donna ordre au bailli du Chablais de contraindre les forains habitant sous la Morge, lesquels étaient presque tous Haut-Valaisans, de contribuer aux charges publiques par tous les moyens de droit, soit confiscation et emprisonnement ; elle fit défendre en outre à tous ses sujets, aux gens de Conthey en particulier, de porter vendre leurs denrées au marché de Sion.

Les préliminaires des guerres de Bourgogne avaient mis les Suisses sur pied et la politique de la duchesse Yolande se montrait favorable à Charles le Téméraire. Berne s'empressa de conclure avec le Valais une

alliance offensive et défensive par laquelle l'évêque et les patriotes s'engageaient à refuser tout passage aux Lombards qui devaient traverser le Valais pour aller au secours des Bourguignons, et à résister à la Savoie, en toute éventualité.

L'occasion attendue était toute trouvée, la guerre était dès lors inévitable.

L'évêque de Genève, Louis de Savoie, tuteur de Philibert son neveu, arriva en Valais, pour reconnaître les lieux qui allaient être le prochain théâtre de la guerre.

Il alla s'enfermer au château de Conthey, avec une garde et quelques canons.

Les Haut-Valaisans allèrent aussitôt l'assiéger. Les troupes du Chablais arrivèrent à son secours sous les ordres de Pierre de Gingins, sire du Châtelard, tandis que les soldats du Faucigny et de la vallée d'Aoste, guidés par Rodolphe d'Asperling, faisaient leur jonction par le Saint-Bernard.

L'armée savoisiennne, forte de 10,000 hom-

mes, marcha sur Sion, le 13 novembre 1475.

Les Valaisans étaient prêts à livrer bataille, mais trop inférieurs en nombre, ils durent se retrancher derrière les remparts.

Renforcés de 4000 patriotes et de 3000 Bernois et Soleurois, auxquels vinrent s'ajouter les hommes des Ormonts et de Châteaud'Ex, les Valaisans attaquèrent l'ennemi à l'improviste dans les plaines de la Planta et le battirent complètement.

Les Savoyards perdirent 300 gentilshommes, plus de 1000 soldats, 120 chevaux et 5 bannières.

Les vainqueurs poursuivirent l'ennemi jusqu'à Saint-Maurice en brûlant tous les châteaux et forteresses qu'ils trouvèrent sur leur passage.

La victoire était complète et le Bas-Valais délivré pour toujours de la domination de la maison de Savoie.

Walther de Supersax voyait ainsi ses plus chers vœux réalisés, et, pour commémorer ce

grand événement, institua la fête des Sept joies de la Vierge, qu'on célèbre encore chaque année, le 13 novembre, jour anniversaire de la bataille de la Planta.



LE CARDINAL SCHINNER A MARIGNAN





Le cardinal Schinner à Marignan

Louis XII, roi de France et le duc Sforza de Milan étaient en lutte pour la possession du Milanais.

Les Suisses se partageaient les deux camps.

Le traité d'alliance entre la France et les cantons expirait, et l'évêque Mathieu Schinner, invité par la Diète à tenter une médiation, ne craignit pas de porter ses sympathies vers le duc de Milan.

Le pape Jules II encouragea ces bonnes dispositions de l'évêque de Sion en le nommant cardinal et légat du saint Siègè dans tous les pays où il se trouverait.

C'était le 20 mars 1511.

Schinner, le petit paysan de Mühlbach, appelé si soudainement aux plus hautes fonctions ecclésiastiques qu'un Suisse eût jamais occupées, avait le cœur sensible aux fumées de la gloire. Son extrême ambition était profondément flattée des rares distinctions dont la papauté venait de l'honorer.

L'humble montagnard de Conches qu'une extraordinaire fortune avait si rapidement porté au faite des honneurs et de la gloire, se promit bien de mériter tant d'insignes faveurs.

Son premier acte fut une alliance de cinq ans avec les cantons qui s'engagèrent à lui fournir 8000 hommes pour la défense du pape et de l'Eglise.

Avec cette troupe, Schinner marcha sur l'Italie à la rencontre de l'armée française. Mais les Suisses furent battus et rentrèrent dans leurs foyers sans avoir touché de solde et mourant de faim.

Pensant être plus heureux, l'intrigant Ma-

thieu saisit la première occasion qui s'offrit. Ayant appris que deux courriers suisses qui portaient des dépêches, avaient été arrêtés à Lugano par les Français et fort maltraités, il se rendit sans tarder auprès de ses alliés et les engagea à tirer une vengeance éclatante de cette insulte.

Dix mille hommes furent aussitôt envoyés contre les Français, détruisirent leur cavalerie et descendirent jusqu'à Côme en brûlant tout sur leur passage.

L'année suivante, en 1512, le cardinal de Sion, à la tête d'une puissante armée, composée de Vénitiens et de Confédérés, envahit le Milanais, enlève toutes les places fortes et rétablit le duc Sforza sur le trône de Milan.

En récompense de ce fait d'armes, le pape décerna aux Suisses le titre pompeux de « défenseurs de la liberté et de l'Eglise », et leur fit cadeau d'une bannière, d'un chapeau ducal et d'une épée d'or¹. Il n'en fallait

¹ Le chapeau cardinalice devint dès lors le cimier des armes suisses.

pas tant pour enfler l'orgueil de ces mercenaires qui s'appelaient eux-mêmes des « dompteurs de princes ».

Louis XII ne voulut pas se tenir pour battu. Il envoya dans le Milanais une nombreuse armée qui fut complètement défaite à Novarre¹. Ce fut, dirent les chroniques du temps, une bataille digne des Grecs et des Romains.

Louis XII mourut ; François I^{er} lui succéda le 1^{er} janvier 1515 et son premier souci fut de reconquérir le Milanais.

Au nombre de 40,000 les Suisses le devançant et vont l'attendre dans les plaines lombardes.

Mais le roi de France, par l'intermédiaire du duc de Savoie, fit aux Suisses des propositions de paix qui furent acceptées par les ambassadeurs des cantons (traité de Galé-rata, 8 septembre 1515).

Les troupes de Berne, de Soleure, de Bienne et une partie de celles du Valais obéi-

¹ 6 juin 1513.

rent aux ordres de la Diète et rentrèrent dans leurs foyers.

Le reste, 24,000 hommes, se laissa malheureusement gagner par les flatteries et les promesses de Schinner qui ne craignit pas de violer un traité fraîchement conclu, pour satisfaire sa haine et son ambition.

Les Suisses n'avaient avec eux que 8 pièces de campagne et pas un seul tambour.

Mathieu, qui allait commander en personne, portait le chapeau cardinalice et le long manteau de pourpre.

Parcourant à cheval le front de ses troupes, ses gros yeux noirs dilatés et le sourire aux lèvres, il semblait annoncer déjà aux soldats hypnotisés la victoire et la récompense.

Sa présence avait jeté l'inquiétude dans le rang des Français, qui avaient entendu vanter les exploits de ce guerrier mitré à Novarre et dans tout le Milanais.

Les deux adversaires se trouvaient près du village de Marignan, où le maréchal Trivulce barrait le passage aux troupes pontificales

qui devaient opérer leur jonction avec les Confédérés.

Bayart, le chevalier sans peur et sans reproche, faisait partie de l'escorte du roi de France.

La nuit du 13 décembre qui précéda la grande bataille, Schinner ne put fermer l'œil. Il était, malgré tout, fort superstitieux, comme tous les Conchards, et le chiffre 13 le remplissait de craintes puérides mais insurmontables.

Le remords, auquel il était moins sensible, le lancinait cependant douloureusement; une sombre angoisse lui étreignait le cœur.

Il pensait que la guerre est un fléau, que l'esprit belliqueux est diamétralement opposé à l'esprit chrétien; Dieu a dit: « tu ne tueras point », et bien qu'on veuille appeler la guerre un mal nécessaire, il sentait bien que celle qu'il engageait contre le roi de France était injuste, que le rôle qu'il y jouait était celui d'un vulgaire mercenaire, et que c'était lui, ministre de Dieu, évêque et cardinal, qui

assumait seul la responsabilité du crime qui allait faire s'entretuer plus de cent mille hommes faits pour s'aimer, au lieu d'écouter la voix pacifique des ambassadeurs de la Diète helvétique.

Car en conduisant au combat les hommes qu'on lui avait confiés, il désobéissait sciemment aux magistrats qui l'avaient informé du traité conclu avec le roi de France.

Et si la fortune allait l'abandonner, qu'advierait-il de sa gloire et de sa puissance !

Il se disait, devant la masse noire de ces hommes livrés au sommeil, que tous ces pauvres paysans, victimes innocentes des traités et des capitulations, seraient bien mieux au sein de leurs foyers où on les pleurait, au milieu de leurs champs qui avaient tant besoin de leurs bras, sous l'humble toit de leurs chaumières enfin, que dans ce camp où la mort voltigeait autour d'eux.

Tout autour de lui, dans le camp, reposait du sommeil fiévreux qui précède les sinistres réveils ; quelques sentinelles se promenaient

silencieusement dans les abords immédiats, comme des ombres spectrales, l'arme au poing.

Schinner sentait son front ruisseler de sueur froide.

N'y tenant plus, il quitta sa tente et marcha droit vers une des sentinelles à laquelle il demanda à brûle-pourpoint :

— Que penses-tu, soldat, des chances de la bataille que nous allons livrer au jour levant ?

Le Suisse présenta les armes et répondit :

— Monseigneur général, je crois que nous sommes flambés.

Mathieu ne répliqua pas ; il venait de recevoir un premier coup de massue qui lui fit mettre tête basse.

Il fit un demi-tour, continua sa tournée, et, abordant une seconde sentinelle, il lui dit :

— A qui penses-tu, mon brave ?

— A demain, général.

— Et qu'en penses-tu ?

— Pas du bien, général.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que nous aurons à lutter un homme contre trois et un canon contre dix.

Schinner ne sut que dire ; il se contenta de hausser les épaules et reprit sa promenade.

Il croisa une troisième sentinelle, l'arrêta et lui demanda :

— Fils de Tell, à quoi penses-tu ?

— Je pense, Monseigneur, que le chiffre 13 est un mauvais nombre et que nous aurions mieux fait d'obéir aux ambassadeurs et de regagner nos montagnes.

Le cardinal de Sion ne répondit rien, mais, la tête en feu, il s'enfonça dans la campagne, marchant au hasard, dans cette plaine immense de la Lombardie, tout imprégnée de la langueur de l'automne et d'une paix effrayante.

Arrivé sur la route qui, se déroulant vers le nord, conduisait en Helvétie, Mathieu s'arrêta.

Du côté du Tessin, un coin du ciel parut s'empourprer et prendre la forme d'un étendard, une croix blanche s'y dessina, avec ce mot : « Pax ! »

Une sueur froide couvrit le front du prélat-soldat et l'idée lui vint de renoncer à la bataille, de réveiller la troupe et de lui faire rebrousser chemin, à la faveur des ténèbres. Cette pensée l'effraya ; la défaite lui paraissait moins honteuse que la fuite.

Puis il songea à envoyer des parlementaires à François I^{er}. Mais qu'en penseraient tous ces Suisses qu'il avait entraînés jusque là, presque malgré eux, à force de promesses et d'insinuations !

La figure de Charles VIII d'Angleterre qu'il avait lui-même engagé tout récemment à continuer la guerre contre les Français¹, celles du pape et du duc de Milan se dressèrent devant lui et firent dans son esprit un heureux contrepoids, une énergique réaction,

¹ Gallorum unguis non ressecandos tantum, sed penitus evellendos.

toutes ses sombres pensées s'évanouirent avec le jour qui naissait, sa résolution était dès lors prise. « Alea jacta est ! », s'écria-t-il, en rentrant au camp, le cœur un peu rasséréné.

Il était cinq heures du matin, les premières lueurs de l'aube éclairaient l'horizon¹.

Schinner donna l'ordre de réveiller la troupe et de sonner immédiatement l'attaque.

Les premiers coups de feu retentirent, sinistre prélude de l'épouvantable mêlée qui allait suivre.

Une bataille homérique s'engagea sur toute la ligne, elle dura deux jours, pendant lesquels le cardinal de Sion à cheval et la lance au poing, excitait les soldats à la charge et payait lui-même de sa personne. On le vit, un instant, drapé de la pourpre cardinalice, croiser le fer avec François I^{er}, couvert d'un manteau bleu fleurdelysé.

La nuit mit à peine un frein à cette épou-

¹Certains historiens disent que la bataille commença au déclin du jour.

vantable tuerie qui eut raison même de la bravoure de Bayart et qui fit dire au maréchal de Trivulce qu'il assistait à une bataille de géants.

Mais toute la force et tout le courage des Suisses dut céder au nombre des adversaires et à leur formidable artillerie qui ne comptait pas moins de quatre-vingt sept bouches à feu.

Attaqués de trois côtés à la fois, les Confédérés sonnèrent la retraite, et, en bon ordre, emportant leurs canons sur leurs épaules et les étendards pris à l'ennemi, se replièrent sur Milan, laissant 6000 cadavres sur le champ de bataille.

L'honneur était sauf, mais Schinner n'oublia pas sa vision du 13 et sentit que sa défaite lui serait plus fatale que toutes les disgrâces, qu'il était l'artisan de son propre malheur et de celui de son armée.

Les événements qui suivirent se chargèrent de le lui prouver surabondamment.

La défaite de Marignan porta un coup ter-

rible à la réputation des Suisses ; la renommée de bravoure qu'ils s'étaient faite à la suite des guerres de Bourgogne déclina promptement, étouffée par l'orgueil et l'ambition de quelques meneurs.

Et les poètes du temps écrivirent force ballades et rondeaux à la gloire de François I^{er}, vainqueur des Suisses, œuvres émaillees d'invectives furibondes et dans lesquelles « le cardinal de Sion » est appelé trahistre, desloyal Syon, prestre faulx apostat, émancipé de bonne vie.

Et l'on entendait chanter partout :

Qui vous esmeut Suysses,
Venir contre la loix
Et branler droit vos picques,
Contre ung si noble roy ?
Vous feistes le pourquoy
Avez perdu la gloire
Gens sans droit et sans foy
Jamais n'auront victoire.

Orgueil et avarice
Vous ont rendus confus.
Quant de paix et justice

Avez fait les reffus
On cognoit les abus
Qu'avez fait contre France
Mais Dieu qui est lassus
En a fait la vengeance.

En tout est abolye
La reputation
De vous en Italye
Et aultre nation
Le cardinal Syon
A failly à son compte
Mais pour solution
Après orgueil vient honte.

Vous vous disiez dompteurs
Des princes et des roys,
Vous estes grans vanteurs,
Et fiers, pleins de desroys
Trop vous ont les François
Nourris et supportés
Mais par le roys François
Vous estes bien domptés.

Vainement Schinner, après le désastre de Marignan, chercha-t-il à retrouver son prestige perdu. La confirmation de la *Caroline* qu'il obtint de l'empereur Charles-Quint¹ fut

¹ Le 28 février 1521.

de nul effet, non plus que les terribles excommunications qu'il lançait à profusion contre ses adversaires.

L'intervention même du pape Léon X, frappant d'interdit Georges Supersaxo et ses partisans, dans la fameuse bulle *In Cœna Domini*, ne réussit qu'à soulever de nouveaux conflits et à précipiter la disgrâce du cardinal.

Schinner apparaît une dernière fois en Italie, à la tête de 6000 mercenaires recrutés à Zurich et ailleurs par des enrôlements secrets.

Allié aux troupes de l'empereur et du pape, il contribua à l'expulsion des Français de la Lombardie et au troisième rétablissement des Sforza sur le trône de Milan, par la victoire de la Bicoque (22 avril 1522).

Cette dernière campagne appelée par dérision « guerre des draps de lits », parce que les combattants n'eurent pas à camper en plein air, acheva d'aliéner à Schinner les sympathies de la Suisse et du Valais.

De guerre las, Mathieu se réfugia à Rome, où dans l'inévitable tristesse qui devait suivre une vie aussi tourmentée, il trouva la mort le 30 septembre 1522, à l'âge de 66 ans ¹.

Sa dépouille fut déposée dans la basilique de S^{te} Marie de Animâ, considérée à Rome comme l'église des Allemands.

Le cardinal français du Bellay écrivait à cette occasion que le cardinal de Sion était mort de la peste.

Et ce fut là, dit l'abbé Raemy, toute l'oraison funèbre du grand homme.

¹ Au conclave qui, le 9 janvier 1522, élu pape Adrien VI, dix voix se portèrent sur le nom de Schinner. En 1513 déjà, à l'élection du pape Léon X (Jean de Médicis), il ne manqua au cardinal de Sion que sa propre voix pour être élu.





Table des chroniques

	<i>Pages</i>
<i>Avant-propos</i>	9
<i>Saint Sigismond au Mont de Vérosse</i>	13
<i>Les poissons du vivier de Saint-Maurice en Agaunon</i>	39
<i>La chute du mont Tauredunum . .</i>	49
<i>La légende de saint Charlemagne .</i>	61
<i>Les Sarrasins en Valais</i>	73
<i>Henri IV à travers le Mont-Jou . .</i>	89
<i>Guillaume de Venthône</i>	107
<i>Le petit pâtre de Baltschieder . . .</i>	125
<i>Aimon de Savoye au castel de Choëx</i>	137

<i>Pierre de Savoye, dit le Petit Charle-</i> <i>magne</i>	151
<i>La bataille des Soupirs</i>	163
<i>La peste en Valais</i>	183
<i>Le siège de Sion en 1384</i>	195
<i>La Mazze</i>	211
<i>Walther de Supersax</i>	233
<i>Le cardinal Schinner à Marignan</i> .	253



ERRATA

Page 81, 3^{me} alinéa, au lieu de : on y monte, lisez : *on y accède*.

Pages 89 et 91, au lieu de : Mon-Jou, lisez : *Mont-Jou*.

Page 235, 1^{er} alinéa, au lieu de : Supersazo, lisez : *Supersaxo*.

Page 260, 2^{me} alinéa, au lieu de : 13 décembre, lisez : *13 septembre*.

Page 266, 1^{er} alinéa, au lieu de : dut céder, lisez : *durent céder*, etc.

Page 270, note, au lieu de : élu pape, lisez : *élut* pape, etc.

NOTA. Nous avons conservé au nom de Zaeringen son ancienne orthographe ; la plupart des historiens écrivent Zaehringen.

3
Im-
primé à
Lausanne par
Pache-Varidel & Bron
imprimeurs demeurant au dit
lieu, au Pré-du-Marché, pour
Alex. Jullien, libraire au
Bourg-de-Four, à
Genève
l'an
de
grâce
mil-neuf-
cent-quatorze,
le vingtième jour
de ce mois d'août.







